

entrées libres

DON BOSCO
QUAND ÉDUQUER
PRIME SUR ENSEIGNER

DOSSIER

MALTRAITANCE
QUE FAIRE ?

ACCOMPAGNER LES ENSEIGNANTS :
UNE PRIORITÉ !

NOËL	3
• En exil...	
ÉDITO	4
• Une mémoire pour l'avenir	
DES SOUCIS ET DES HOMMES	5
• Accompagner les enseignants : un métier, une priorité	
ENTREZ, C'EST OUVERT !	8
• Remotiver élèves et enseignants grâce aux neurosciences	
• Programmer ? Un jeu d'enfant !	
• Citoyenneté : s'inspirer de La Florida	
DOSSIER	
• Maltraitance : que faire ?	
MAIS ENCORE...	11
• Éducation financière : former des consommateurs responsables	
L'EXPOSÉ DU MOI(S)	12
• Don Bosco Quand éduquer prime sur enseigner	
AVIS DE RECHERCHE	14
• Le bénévolat, une force et une richesse	
ZOOM	16
• Philippines : témoignage d'espérance	
SERVICE COMPRIS	17
• Noël en exil	
• Pastorale scolaire : deuxième !	
• Les traces de l'Université d'été en ligne ! (2 ^e partie)	
• GoodPlanet Actions	
ENTRÉES LIVRES	19
• Renaissance du Livre ■ Concours	
• Sainte Gertrude, raconte-nous ton Collège !	
• Liberté d'expression	
HUME(O)UR	20
• Variations sur la Loi de Murphy	



DES SOUCIS ET DES HOMMES

Accompagner les enseignants :
un métier, une priorité



DOSSIER

Maltraitance
Que faire ?



L'EXPOSÉ DU MOI(S)

Don Bosco
Quand éduquer prime sur enseigner

entrées libres

Novembre 2015 / N°103 / 11^e année
Périodique mensuel (sauf juillet et août)
ISSN 1782-4346

entrées libres est la revue
de l'Enseignement catholique
en Communautés francophone
et germanophone de Belgique.

www.entrees-libres.be
redaction@entrees-libres.be

Rédacteur en chef et éditeur responsable
Conrad van de WERVE (02 256 70 30)
avenue E. Mounier 100 - 1200 Bruxelles

Secrétariat et abonnements

Nadine VAN DAMME (02 256 70 37)
nadine.vandamme@segec.be

Création graphique

PAF!

Mise en page et illustrations

Anne HOOGSTOEL

Membres du comité de rédaction

Elise BOUCHELET
Anne COLLET
Jean-Pierre DEGIVES
Vinciane DE KEYSER
Benoit DE WAELE
Régis DUBOIS

Hélène GENEVOIS

Brigitte GERARD
Fabrice GLOGOWSKI
Thierry HULHOVEN
Anne LEBLANC
Patrick LENAERTS
Marie-Noëlle LOVENFOSSE
Bruno MATHELART
Luc MICHELS
Pascale PRIGNON
Guy SELDERSLAGH

Publicité

02 256 70 30
Impression
IPM Printing SA Ganshoren

Tarifs abonnements

1 an : Belgique : 16€ / Europe : 26€ / Monde : 30€
2 ans : Belgique : 30€ / Europe : 50€ / Monde : 58€

À verser sur le compte n°

BE74 1910 5131 7107 du SeGEC
avenue E. Mounier 100 - 1200 Bruxelles
avec la mention « entrées libres ».

Les articles paraissent sous la responsabilité
de leurs auteurs. Les titres, intertitres et
chapeaux sont de la rédaction.

Textes conformes aux recommandations
orthographiques de 1990.

entrées libres est imprimé sur papier FSC®.

En exil...

Si, comme le rappelle si bien le texte ci-dessous, Noël est la fête de l'enfance et de toutes les familles, c'est aussi l'occasion pour nous, chrétiens, de tourner les yeux et le cœur vers ceux qui font face à la dureté des jours. Familles de la guerre, de l'errance, de l'extrême pauvreté ne sont-elles pas les versions actuelles de la Sainte Famille, abandonnée à son sort sur son chemin d'exil ?

“ *Un peu partout sur terre, Noël est la fête de l'enfance et de toutes les familles. La célébration de Noël réjouit les familles heureuses de vivre ensemble. Noël convoque aux retrouvailles des frères et sœurs dispersés, à l'éloignement de la solitude pour des grands-parents isolés, aux débordements des cris des enfants dans des maisons de famille soudainement remplies. Bienheureuses sont les familles qui communieront à la joie de Marie et Joseph, bouleversés par la naissance, si simple et mystérieuse à la fois, de l'enfant Jésus, présence de l'amour de Dieu offert au milieu d'elles.*

Noël console les familles affrontées à la dureté des jours. Familles de la guerre et de l'exil, ou de l'extrême pauvreté. Familles dans le deuil ou la séparation, dans l'inquiétude des jours. Que les célébrations de Noël leur donnent de se reconnaître elles aussi dans l'histoire de Marie et Joseph avec l'enfant Jésus, Sainte Famille se heurtant à l'inhospitalité, fuyant la violence politique, condamnée à l'exode. Que la venue de l'amour de Dieu en Jésus dans la nuit de Noël leur soit source de paix et d'espérance.

Que partout [...], la fête de la nativité donne aux chrétiens ainsi qu'à toutes les personnes de bonne volonté de manifester leur tendresse à toutes les familles. » ■

Mgr Laurent LE BOULC'H
Évêque de Coutances et Avranches (France)



Édito

Une mémoire pour l'avenir



“ L'année 2015 marque le bicentenaire de la naissance de Don Bosco (1815-1888), prêtre et éducateur visionnaire. L'occasion de mettre le focus sur une tradition éducative, née d'une histoire particulière, et une culture scolaire nourrie de références philosophiques et pédagogiques propres aux écoles salésiennes.

La culture actuelle est traversée par diverses problématiques provoquant une « urgence éducative » diffuse. Cette expression désigne la difficulté qu'il y a à établir des relations éducatives qui, pour être authentiques, doivent transmettre aux jeunes générations des valeurs et des principes de vie non seulement capables d'aider les personnes à grandir et à murir sur le plan individuel, mais qui puissent aussi concourir à l'édification du bien commun. Éduquer, c'est commencer par montrer au jeune que l'on se soucie de lui : « *Sans affection, pas de confiance, et sans confiance, pas d'éducation.* »

Les traditions congréganistes sont au cœur de ce qui inspire l'enseignement catholique, sa culture, mais aussi « ses cultures ». À l'occasion du Congrès que l'Enseignement catholique a tenu en 2012, le SeGEC avait demandé à Olivier SERVAIS, professeur d'anthropologie à l'UCL, de réaliser une recherche sur le sujet. La question de départ était : est-il possible de mettre en évidence un « éthos » de l'enseignement catholique ? On entendait par là « *un ensemble de caractéristiques de la culture et des cultures de l'enseignement catholique* ». Il s'agissait aussi d'expliquer pourquoi les parents, même parfois très éloignés de la foi chrétienne, continuent à faire massivement confiance aux écoles catholiques. Le premier élément de réponse était : là où la volonté de l'État est bien souvent d'imposer une forme de standardisation du système éducatif, les parents restent très attachés à l'existence d'une pluralité de projets, qui tient notamment aux différentes traditions éducatives. Cette pluralité permet tout d'abord aux parents de faire un choix pédagogique pour leur enfant, c'est-à-dire de trouver l'école la plus adaptée à ses besoins. Un trait commun de la représentation que les parents se font de l'enseignement catholique, c'est le fait d'accueillir l'enfant tel qu'il est, là où il est, et d'essayer de le conduire au maximum de ses possibilités.

Par ailleurs, les parents attendent de nos établissements scolaires qu'ils ne soient pas seulement un lieu d'enseignement. S'ils espèrent légitimement un enseignement de qualité, ils attendent aussi que leur enfant puisse trouver des repères, et ce qu'ils nomment souvent des « valeurs ». Celles-ci leur paraissent nécessaires pour apprendre à vivre en société, mais aussi – et peut-être surtout – pour donner à leur enfant des raisons de vivre et d'espérer. Sur tous ces aspects, les références propres d'une congrégation constituent une richesse.

Les cultures d'écoles, enfin, dans leurs enracinements multiples, sont les moteurs d'une culture proprement scolaire, si nécessaire à la société d'aujourd'hui, même si celle-ci ne fait pas forcément l'objet d'une évidence dans le contexte contemporain.

Sur tous ces enjeux, les traditions éducatives de nos écoles constituent des ressources qui peuvent être réinterrogées, mais aussi réinterprétées, non pour reproduire un monde qui n'existe plus, mais pour penser les défis de l'école d'aujourd'hui. ■

Étienne MICHEL

Directeur général du SeGEC

9 novembre 2015

Accompagner les enseignants

Un métier, une priorité

Parmi les nombreuses questions travaillées dans le cadre du Pacte pour un enseignement d'excellence initié par la ministre MILQUET, figure l'accompagnement des enseignants. Dans ce domaine comme dans d'autres, l'enseignement catholique mène déjà une politique forte. Une série d'initiatives originales sont en place, tant au fondamental qu'au secondaire.

Prof'Essor : l'aventure continue !

Brigitte GERARD

L'an dernier, la Fédération de l'Enseignement fondamental catholique (FédEFoC) a lancé, dans plusieurs écoles bruxelloises, le programme **Prof'Essor**, destiné à apprendre aux enseignants à partager et à collaborer afin d'améliorer leurs pratiques¹. Le succès et l'enthousiasme ont été tels que la Fédération a décidé, cette année, de diffuser Prof'Essor dans les trois autres diocèses.

“ Non seulement, toutes les écoles bruxelloises qui ont participé à ce projet-pilote l'an dernier continuent à travailler sur les mêmes bases cette année, mais en plus, une trentaine d'autres écoles des quatre dio-

cèses sont entrées dans le programme de manière volontaire en septembre dernier, se réjouit **Luc MICHIELS**, conseiller pédagogique coordonnateur à la FédEFoC. Cela signifie qu'en fin d'année, environ 1000 enseignants auront suivi cette formation, sur les 14 000 que compte notre réseau dans le fondamental ! »

Pour rappel, ce qui fait le succès indéniable de Prof'Essor, ce sont trois outils qui permettent aux enseignants de s'améliorer tous les jours un petit peu, ensemble : le tableau blanc, sur lequel ils peuvent déposer leurs préoccupations, leurs souhaits et les traduire en objectifs et en actions ; les visites pédagogiques et les feedbacks, pendant lesquels les enseignants vont observer un collègue dans sa classe et lui dire ensuite quels sont les points positifs et ceux à améliorer ; et enfin, les productions pédagogiques communes, des moments où sont formalisées les nouvelles pratiques envisagées suite à ces échanges. « Et on essaie cette année de toucher un maximum d'entités, pas trop éloignées les unes des autres, pour permettre aussi les fameuses soirées « pizzas », qui favorisent les échanges entre écoles », précise L. MICHIELS.

Climat de bienveillance

Afin d'apprendre à maîtriser ces outils, les écoles sont accompagnées de conseillers pédagogiques, qui y jouent un rôle de coach. Dans le diocèse de Namur-Luxembourg, **Maryline LÉONARD** est, cette année, responsable de l'implémentation des outils à l'école libre de Hotton-Melreux, après avoir suivi elle-même la formation sur le programme en début d'année.



Photo : Ludvine HALLOY

« Au cours de ce premier trimestre, je m'occupe pendant huit semaines d'une première vague d'enseignants, de la 1^{re} maternelle à la 4^e primaire, accompagnés de leur directeur, explique-t-elle. Et au 2^e trimestre, le travail se poursuivra avec une deuxième vague d'enseignants de la même école. »

M. LÉONARD se rend dans son établissement tous les mardis et accompagne les instituteurs à l'utilisation des outils. « C'est du bonheur de travailler avec ce programme, s'enthousiasme-t-elle. Les équipes sont motivées, les enseignants s'engagent, sont dynamiques, ils rayonnent au cours de leurs échanges ! L'une m'a dit qu'elle sortait vraiment de son isolement, l'autre n'imaginait pas que son regard d'institutrice primaire pouvait être porteur pour le maternel... Et toutes les semaines, j'entends que les feedbacks sont perçus par les instituteurs comme des moments cadeaux de la part de leurs collègues. »

Pour autant, il n'est pas toujours simple d'oser dire à l'autre qu'il pourrait parfois faire les choses différemment... « Mais la structure du programme permet d'installer un cadre de bienveillance, de confiance, rassure M. LÉONARD. Ces personnes s'entendaient déjà bien avant, mais elles ont ici le sentiment d'être beaucoup plus

efficaces. Elles se sentent vraiment évoluer. »

Se former au travail collaboratif grâce à Prof'Essor est exigeant pendant les huit premières semaines. « Pour le moment, ils sont tous assez fatigués, constate la conseillère pédagogique. Heureusement, il y a une grande solidarité. Ils se remplacent entre collègues, et le directeur s'occupe d'une classe de temps en temps, libère parfois son bureau pour des séances de feedback... Il est très facilitateur et soutient ses enseignants. Cela lui permet aussi de les redécouvrir, sans devoir s'occuper du pédagogique. »

Dans leur élan, certains instituteurs aimeraient refaire le monde tout de suite, mais il s'agit d'abord de faire en sorte qu'ils maîtrisent les outils, avant de parvenir à leurs objectifs pédagogiques. Néanmoins, certaines évolutions concrètes sont déjà visibles : « Suite à des visites pédagogiques, un instituteur a décidé de mettre en place des ateliers dans sa classe et a demandé à un collègue de venir voir comment il s'en sort ! »

Un espace pour travailler ensemble

Au terme des huit semaines, les enseignants seront autonomes et pourront

poursuivre sur leur lancée. Ils seront alors invités à s'organiser eux-mêmes, et leur investissement en temps sera moindre. Si le travail s'effectue au départ au niveau des enseignants, celui-ci aura bien sûr, par la suite, un impact au niveau de l'établissement et des élèves.

« C'est un fameux bouleversement, mais je crois au pouvoir de la conviction, de l'enthousiasme, à la force du collectif, assure M. LÉONARD. J'apprécie particulièrement le fait que Prof'Essor permet à ceux qui souhaitent travailler ensemble de trouver un espace pour le faire. Les autres instituteurs de l'école ont d'ailleurs déjà hâte d'y être ! »

L'objectif est qu'à terme, le plus grand nombre possible d'écoles fondamentales du réseau puissent découvrir le programme. « Prof'Essor a, de fait, un réel effet moteur sur le développement du travail collaboratif dans les établissements, et est porteur de grandes motivations chez les enseignants et les coachs », conclut L. MICHIELS. ■

1. Cf. **entrées libres** n°96, février 2015, pp. 14-15

Accueillir les enseignants débutants

Conrad van de WERVE

Cette année encore, près de 500 enseignants débutants de l'enseignement secondaire ont assisté aux journées d'accueil organisées par les quatre services diocésains, courant octobre.

Reportage lors de l'une de ces réunions d'information à Marche-en-Famenne, dans le diocèse de Namur-Luxembourg.



Julien DETROZ, enseignant en sciences humaines en 3^e et 4^e technique et professionnel à l'Institut Saint-Roch de Marche-en-Famenne :

« J'étais stressé le premier jour, et j'avais une petite appréhension. J'étais un peu trop strict d'ailleurs, car je voulais vraiment avoir la classe en main. Maintenant ça va bien, je pense que j'ai trouvé mon équilibre et je suis assez satisfait du comportement de mes classes. Je suis enthousiaste. Je ne pensais pas décrocher un emploi

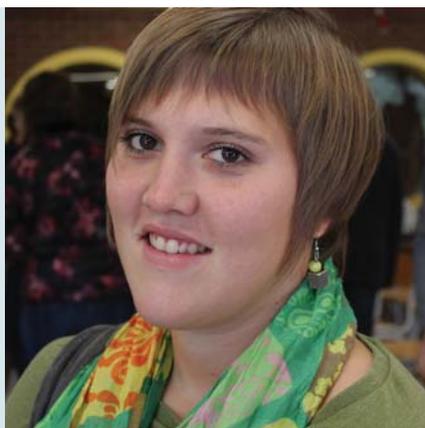
aussi vite. Je suis motivé. J'apprends sur le tas, mais forcément on fait des erreurs, et je progresse par essais-erreurs pour pouvoir avancer. Alors, est-ce qu'un accompagnement est utile ? Moi, je dis oui ! Je suis preneur de journées comme celle-ci. Toute information est la bienvenue : conseils de gestion de classe, éléments plus organisationnels... »

Il est 9 heures ce matin, plusieurs dizaines de jeunes enseignants se retrouvent à l'Institut Sainte-Julie de Marche. La journée commence de façon ludique. À partir d'un objet qu'ils portent sur eux, les profs sont invités à partager leurs joies et leurs craintes, un mois et demi après leur entrée en fonction.

« *Tout arrive d'un coup*, explique **Amélie LECOMTE**, enseignante en français et religion à l'Institut Notre-Dame d'Arlon. *Il y a beaucoup de choses auxquelles on ne s'attendait pas du tout, du bonheur et des déceptions aussi. Il faut gérer les nombreuses classes, traiter les mails, assurer les préparations... Ce n'est pas rien !* » « *Et l'accompagnement est essentiel*, enchaine **Laurine NICOLAS**, enseignante à Saint-Joseph et Saint-Paul de Florennes. *On ne nous parle pas assez du rôle des conseillers pédagogiques à l'École Normale, ni des aspects administratifs, comme le fait de compléter un journal de classe.* »

Laurine NICOLAS, enseignante à Saint-Joseph et Saint-Paul de Florennes (renfort pédagogique pour dyspraxie, dyscalculie...):

« *Pour l'instant tout se passe bien, on est bien soutenu, la direction nous aide à nous intégrer vis-à-vis des collègues, mais aussi des élèves. Je ne rencontre pas de difficulté majeure pour le moment. Il faut cependant s'adapter. Quand on est aux études, on doit chronométrer nos leçons, appliquer, etc. Dans la réalité, ce n'est pas du tout la même chose ! Quand on est en classe, il y a toujours des tas de petites choses qui viennent perturber, comme un élève qui n'est pas bien... En stage, on doit faire abstraction de tout ça, de tous les â-côtés. On ne nous prépare pas assez à la réalité du terrain. Il y a des choses qu'on devrait nous apprendre à l'École Normale, et qu'on découvre sur le terrain.* »



Photos : Conrad van de WERVE

Amélie LECOMTE, enseignante en français et religion à l'Institut Notre-Dame d'Arlon :

« *On ne donne « que » 20 heures de cours, mais c'est déjà bien ! Moi, j'enseigne de la première à la rhéto, et quand on passe de l'une à l'autre, on n'est plus du tout la même personne. On doit s'adapter à toutes les classes, mais aussi à chaque élève, parce qu'ils n'entendent pas la même chose, ils ne demandent pas la même attention. La principale difficulté que je rencontre est sans doute la gestion de la classe. On a beau avoir super bien préparé son cours, avoir fait des recherches, s'amener avec des vidéos et tout ce qu'on veut, on est parfois déçu, parce que les élèves ne répondent pas toujours à nos attentes. Ils nous testent un peu. On croit toujours qu'ils vont adorer ce qu'on va leur enseigner, qu'ils seront super contents, mais en fait, ils sont parfois un peu blasés...* »

Après des échanges et un accueil par le directeur diocésain, la septantaine de participants reçoivent une série d'informations pratiques. « *Chaque service présente sa structure d'aide, son projet, aussi bien au niveau de la formation que de l'accompagnement, de la pastorale scolaire ou du service d'aide à l'emploi* », explique **Philippe ENGLEBERT**, le directeur diocésain.

Particularité dans le diocèse de Namur-Luxembourg, un soutien spécial est apporté aux enseignants intérimaires. « *Ces enseignants prestent 15 jours par-ci, un mois par-là. Ils doivent chaque fois s'adapter à une nouvelle culture d'école*, intervient **Philippe BALBEUR**, qui coordonne le service Aide à l'emploi. *Nous mettons des aides individuelles en place et les réorientons vers le service ad hoc. Nous organisons aussi des rencontres plus spécifiques. Elles ont trait à l'offre de services et d'outils, et au statut d'enseignant. Notre service sert, enfin, d'interface avec les écoles et tient à jour une vaste base de données de curriculum vitae.* »

L'après-midi, séance de travail avec les conseillers pédagogiques disciplinaires, mais l'accompagnement ne s'arrête pas là. « *Les conseillers pédagogiques leur proposeront, en cours d'année, des rencontres plus spécifiques. Ils se tiennent pour cela à la disposition des directeurs pour une intervention en école, ou si les enseignants en font la demande à leur directeur*, indique Ph. ENGLEBERT. *Au niveau du diocèse, trois temps de rencontre sont proposés, sur des thématiques transversales : « gérer la discipline dans ma classe », « faire face à l'hétérogénéité », « des choses qui me surprennent quand je me retrouve seul(e) devant 25 jeunes ».* »

Un dispositif assurément utile, lorsque l'on sait que c'est souvent dans les premières années de leur carrière que les enseignants quittent le métier. ■

Remotiver élèves et enseignants grâce aux neurosciences

Marie-Noëlle LOVENFOSSE

« Qu'on me donne l'envie, l'envie d'avoir envie ! » Ça, c'est la version de Johnny HALLYDAY. À première vue, rien à voir avec l'enseignement. Et pourtant... Quand des profs sont découragés et des élèves peu motivés, c'est bien l'envie qui manque. Comment la retrouver ? L'Institut Sainte-Marie¹, école secondaire en encadrement différencié de Seraing (enseignement général, technique et professionnel), semble bien avoir trouvé une clé, issue des neurosciences, pour faire bouger les choses.

“ Il y a plus de 4 ans, explique **Chantal BAREL**, la directrice, le staff de direction, coaché par Jean-Pierre MERGEAF, s'est fixé trois objectifs en lien avec le projet d'établissement : valoriser l'élève, assurer un suivi des situations individuelles scolaires et comportementales,

par J.-P. MERGEAI de suivre une formation en management intelligent, dont l'intitulé sera : « Passeport pour demain ».

Une clé qui ouvre le cerveau

Au menu de cette formation donnée par **Chantal VANDER VORST**³, il sera notamment question du stress, de la façon

personnalités profondes. Se façonnant dans les premiers mois de vie, notre personnalité profonde constituerait un socle de motivation durable. Quoi qu'il arrive dans la vie, quand on se réapproprie notre tempérament et qu'on agit en fonction de lui, on retrouve cette motivation.

Adapter la pédagogie en conséquence permettrait alors de réactiver le plaisir de l'apprentissage, l'enseignant adoptant « l'attitude coach » de nature à aider le jeune à révéler son potentiel.

« C'est un projet collectif qui implique un changement de culture, insiste Ch. VANDER VORST. Il est important que toutes les parties prenantes (parents, élèves, professeurs, éducateurs, PO...) soient mobilisées. Les membres du comité de pilotage du projet vont incarner le changement par leur posture, leur façon d'interagir avec les élèves. Il se propagera ensuite de manière virale, positivement et progressivement. »

« Il s'agit simplement, conclut la directrice de Sainte-Marie, de regarder l'élève avec d'autres yeux, de trouver de nouvelles ressources pour redynamiser notre enseignement. Le stress naît quand on s'obstine à chercher des solutions à des situations nouvelles dans nos automatismes. Ce projet rejoint parfaitement ce qui a toujours fait la force de Sainte-Marie : être dans l'humain avant d'être dans la performance ! » ■

1. www.ism-seraing.be

2. Accompagnateur des directions du SeDESS de Liège (Service diocésain de l'enseignement secondaire et supérieur)

3. Ingénieure agronome de formation, elle se passionne pour la dynamique humaine et organisationnelle, notamment l'approche neurocognitive et comportementale. Formatrice, consultante et conférencière internationale, elle a co-écrit le livre *Le management toxique*, paru chez Eyrolles en 2013.



Photo : GUY L'AMBRECHTS

En se réappropriant son tempérament, l'élève peut retrouver le goût d'apprendre (photo d'illustration).

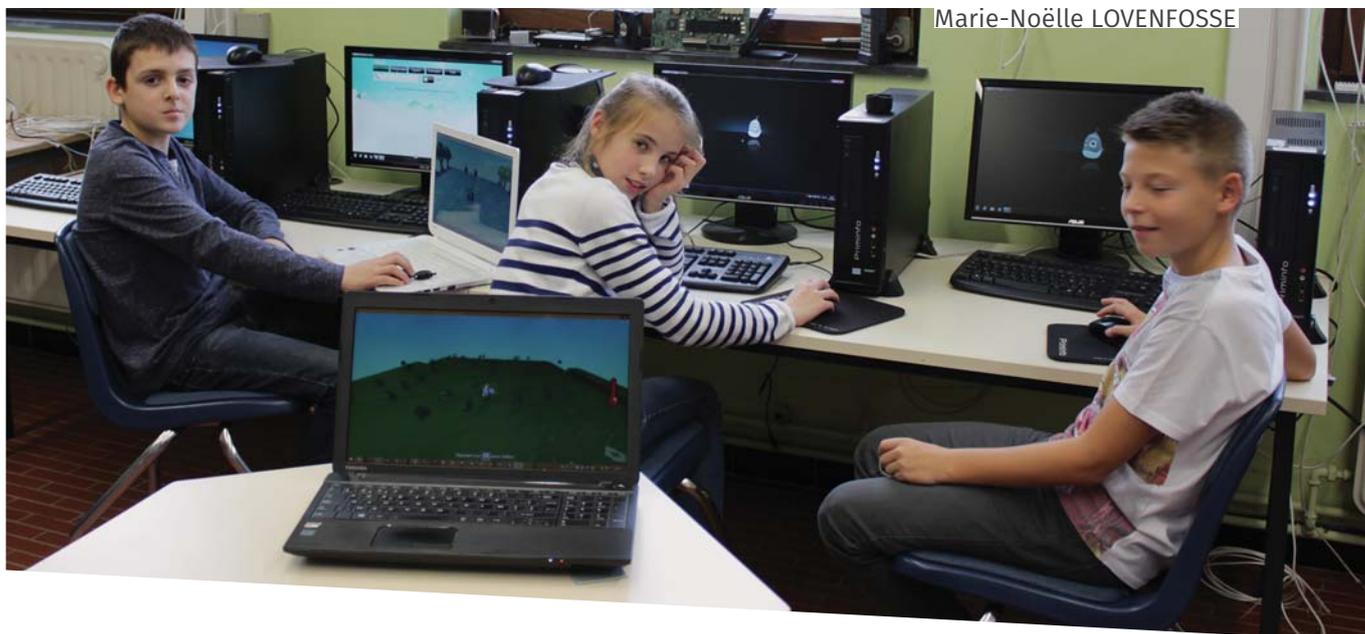
et partager les ressources. Pour les atteindre, des membres du personnel se joignent au staff de direction, et des groupes à tâches voient le jour pour rencontrer les besoins des professeurs (cohésion entre les trois implantations, accueil des nouveaux membres du personnel et des nouveaux élèves, convivialité, travail en équipe, etc.) »

Particulièrement interpellé par la détresse de certains professeurs face à des élèves non motivés et indisciplinés, le groupe-pilote de dix personnes se voit proposer

d'amener le changement, de la déconstruction des préjugés, et de la manière de libérer les « tempéraments » chez les élèves. « Nous avons découvert une clé qui ouvre une voie de compréhension sur le fonctionnement du cerveau et qui nous invite à mobiliser tous nos sens pour nourrir efficacement l'intelligence de la personne en face de nous », résume une enseignante.

Des recherches en neurosciences ont, en effet, conduit au développement d'un modèle de compréhension de l'humain qui regroupe huit tempéraments ou

Programmer ? Un jeu d'enfant !



Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Jean-Marc MAHIEUX est professeur de mathématiques et d'informatique au 1^{er} degré de l'enseignement secondaire, à l'Institut Sainte-Begge d'Andenne¹. Lors de l'Université d'été organisée par le SeGEC, il a participé à un atelier de découverte du logiciel **KODU**², qui permet de créer un jeu vidéo en 3D. Un vrai jeu d'enfant, mais pas seulement...

En plus de ses activités scolaires, Jean-Marc MAHIEUX s'investit aussi dans l'asbl Promenfance, qui propose à tous les enfants de la région d'Andenne des activités ludiques culturelles et sportives, l'accès au multimédia et aux technologies de l'information, et des écoles de devoirs. Elle organise également diverses activités durant les congés scolaires.

C'est dans ce cadre que l'enseignant anime des stages informatiques destinés aux enfants de 10 à 14 ans. « Ces stages, explique-t-il, ont pour but de réduire la fracture numérique. S'il devient rare de ne pas être équipé en termes de NTIC, l'usage qu'on en fait n'est pas toujours optimal. Il est important de montrer aux enfants et aux ados qu'il n'y a pas que les réseaux sociaux ou des jeux « tout faits », et de leur mettre en main des outils informatiques qui serviront plus tard dans leurs études pour réaliser des travaux, faire des recherches, être critique par rapport à l'information trouvée, etc. C'est ce que je m'efforce de faire dans mes cours, comme lors des stages en extrascolaire. »

Dans cette optique, apprendre aux enfants à programmer peut s'avérer particulièrement porteur. Avec KODU, non seulement ils s'amuse, mais ils vont être amenés à mettre en œuvre une série de compétences. Ils améliorent leurs capacités de raisonnement logique. Ils donnent libre cours à leur imagination pour intégrer les détails visuels et sonores du monde qu'ils construisent, concevoir le scénario du jeu, animer les personnages, créer les interactions, en choisissant tels objets, émotions, moyens de locomotion, etc.

C'est moi qui crée !

« Ce logiciel permet d'apprendre la programmation aux enfants, sans taper une seule ligne de code, reprend J.-M. MAHIEUX. Il s'agit de programmation événementielle. C'est très ludique. J'ai fait l'expérience avec les enfants lors du stage informatique d'été organisé par l'asbl. Ça a très bien marché. Un élève de 5^e primaire est parvenu à réaliser un jeu à trois niveaux !

Se servir de ce type de logiciel permet de développer un esprit de synthèse, d'apprendre par essais-erreurs, d'avoir une vision globale de ses connaissances, d'aller chercher l'information et d'activer tel type de raisonnement. Ils ont l'habitude de se connecter à des jeux en ligne. Ici, ils sont acteurs. Cela développe leur créativité et les amène à percevoir autrement les jeux existants. Le fait d'apprendre à programmer les rend curieux. Ils ont envie de comprendre comment ça marche et de voir comment ils peuvent agir. Ça démystifie la programmation, et ça donne un autre statut à l'erreur. On essaie, et si ça ne marche pas, on recommence autrement. »

Expérimenté aussi avec les élèves lors des journées qui regroupent, tous les vendredis à Sainte-Begge sous forme d'ateliers, les heures imparties aux activités complémentaires en deuxième, KODU a soulevé beaucoup d'enthousiasme.

Et il n'y a pas que le secondaire qui soit concerné. Deux collègues institutrices en 6^e primaire se sont, en effet, récemment déclarées partantes pour travailler avec KODU en classe. ■

1. www.ste-begge.be

2. KODU est un logiciel gratuit permettant la création de jeux par un langage de programmation visuel simple et intuitif.

Citoyenneté :

s'inspirer de La Florida

Brigitte GERARD

Comment rendre nos jeunes plus responsables ? Comment leur donner envie de s'engager dans la société ? À l'occasion du bicentenaire de Don Bosco, le réseau salésien belge et français invite ses écoles à réfléchir à ces questions dans le cadre d'un « **Défi citoyenneté 2025** ». Avec, comme source d'inspiration, la République des Enfants de Bogota.

« Dans nos sociétés, les jeunes ne sont pas assez responsabilisés, constate **Hélina EGLÈME**, professeur de sciences sociales au Collège Don Bosco de Woluwe-Saint-Lambert¹. Or, ils ont la capacité de s'engager et doivent se rendre compte qu'ils peuvent intervenir dans la société. »

C'est pourquoi, afin de lancer le « Défi citoyenneté 2025 », une série d'établissements salésiens de France et de Belgique francophone ont accueilli, en septembre dernier, des représentants de la République des Enfants « La Florida », un foyer de jeunes fondé au début des années 70 par un prêtre salésien italien, dans la banlieue de Bogota. Jefferson, 20 ans, élu maire en 2012 et Juan, 35 ans, maire en 1999, ont témoigné de leur parcours, accompagnés de Diana, professeur à La Florida. Le 18 septembre, c'était au tour du collègue d'H. EGLÈME de rassembler plusieurs délégations d'écoles salésiennes pour écouter ces jeunes Colombiens qui ont réussi à sortir de la rue et de la délinquance, à se responsabiliser et à gérer La Florida, où vivent environ 400 enfants.

Ce programme de réinsertion comprend

quatre étapes. « La première est basée sur l'amitié, explique H. EGLÈME. L'adulte accueille l'enfant et veille à créer un climat de confiance. Ensuite, c'est la motivation : est-il prêt à s'engager pour devenir quelqu'un de meilleur ? Troisième étape : la personnalisation. Le jeune doit se connaître lui-même et se rappeler les règles de conduite, les valeurs qu'il a occultées quand il était marginalisé. Et enfin, la socialisation : il accède à La Florida, ce foyer qui fonctionne en autogestion. »

Les jeunes y expérimentent la vie de citoyen, les responsabilités, le respect des autres, le partage des tâches, l'organisation d'élections... « Ils vivent pratiquement en autarcie ! Le chef du gouvernement est chargé de faire respecter les règles et d'assurer le bien-être de chacun. Apparemment, cela fonctionne très bien ! Entendre le témoignage de Jefferson était, dès lors, très enrichissant pour nos élèves de 5^e secondaire, qui ont participé à cette journée. »

Des tables rondes ont ensuite permis aux jeunes de discuter des valeurs de Don Bosco, des projets mis en place dans leur école, de leurs souhaits... Au final, chaque délégation a pu choisir une notion importante

pour elle : « Nos élèves ont mis en exergue le fait que chacun peut être un leader, qu'il ne faut pas attendre que d'autres prennent des initiatives pour s'engager. Jefferson, Juan et Diana ont par ailleurs constaté un trop grand écart, en Europe, entre les adultes et les jeunes. Il faudrait, pour eux, davantage s'interroger sur les responsabilités qu'on peut leur laisser. Mes élèves de 5^e année aimeraient être plus confrontés à la réalité. À l'école, de nombreux projets citoyens sont organisés, mais les idées viennent surtout des professeurs. Les élèves sont parfois démotivés, parce qu'ils ont l'impression de ne pas être écoutés. »

Pour débiter ce « Défi citoyenneté », le Collège a, dès lors, décidé de réaménager le système des délégués de classe : « Les élections vont avoir lieu, et on organisera un goûter avec deux délégués par classe et les adultes. Ce sera l'occasion d'élire le Bureau des élèves, qui animera ensuite les réunions de délégués. Le but est que ce soit, à terme, autogéré par les jeunes... » Peut-être un peu sur le modèle de la République des enfants ! ■

1. www.dbwsl.be





Maltraitance Que faire ?

EXPERT

Maltraitance multiforme

EN PRATIQUE

Concrètement, je fais quoi ?

VÉCU

Aujourd'hui, ça fait partie du job !

TÉMOIN

J'étais soulagée qu'on me demande enfin ce qui se passe...

En tant que directeur, que faire si je suis confronté à un risque de maltraitance d'enfants ? Cette question était posée lors d'une matinée de réflexion organisée en mai dernier par le Collège des directeurs de l'Enseignement fondamental catholique (diocèse de Liège) et la Haute École libre Mosane.

Entre un enfant oublié à la garderie, les vexations répétées d'un parent en colère ou des traces de coups sur le corps d'un enfant, il n'est pas toujours facile d'avoir le bon réflexe et de bien réagir. Dans ce dossier, nous passons en revue les différents types de maltraitance qui peuvent se présenter. Nous verrons que dans tous les cas, il y a obligation d'apporter une aide à l'enfant. Si le chef d'établissement

ne peut l'apporter seul ou avec une personne de proximité, il y a lieu de se tourner d'abord vers le Centre PMS et le Service PSE. Si nécessaire, il faudra contacter SOS-Enfants ou le Service d'aide à la jeunesse. Et en cas de danger grave ou immédiat, alerter la police ou le Parquet, voire même l'hôpital.

Dans les pages qui suivent, outre la présentation des différents intervenants, nous donnons longuement la parole aux directions, qui font part de situations vécues. Une série de questions-réponses permettront enfin, nous l'espérons, d'éclairer le lecteur. ■

Conrad van de WERVE

Maltraitance multiforme

Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Quand on accueille les enfants 8 heures par jour à l'école, on est souvent aux premières loges pour remarquer que quelque chose ne va pas. Cela peut être de la « simple » négligence quand un élève est systématiquement « oublié » à la garderie, des vexations répétées de la part d'un père toujours en colère, ou encore des traces de coups sur le corps d'un gamin de 5 ans. Que faire, face à ces constats ? Et déjà, comment reconnaître les différents types de maltraitance ? **Sophie LACHAUSSÉE**, psychologue dans l'équipe SOS Familles du CHC de l'Espérance (Liège), en précise les contours et insiste sur le rôle de chacun des intervenants pour venir en aide aux enfants qui en sont victimes.

Les directeurs sont un maillon essentiel dans l'aide aux enfants victimes de maltraitance, explique S. LACHAUSSÉE. Ils les accueillent à l'école et leur permettent d'apprendre, de vivre des choses différentes de ce qu'ils vivent en famille, et d'être respectés dans ce qu'ils sont. Ils peuvent repérer un problème de maltraitance et orienter l'enfant vers une aide adaptée à ses besoins. La manière dont celui-ci va être entendu dans sa souffrance et aidé sera fondamentale pour la prise en charge ultérieure.

Il est important que dans le réseau d'intervenants concernés, chacun joue son rôle. Une intervention tempétueuse et irréfléchie peut causer bien des dégâts dans la famille, mais ne rien faire en causera aussi, car souvent, l'enfant pense que les adultes savent. Si personne ne réagit, il va se dire que ce qui lui arrive est normal, ou qu'il ne vaut pas la peine qu'on se soucie de lui...

Négligence grave

On constate des « petites négligences » dans beaucoup de familles. La négligence grave, c'est une défaillance intentionnelle ou par omission des premières figures d'attachement, qui n'apportent pas à l'enfant les soins de base nécessaires : négligence physique (abri, vêtements, nourriture, rythme des enfants non respecté), médicale (omission des soins médicaux fondamentaux, y compris les soins en santé mentale), déficit d'éducation et de supervision des activités, négligence émotionnelle (absence d'attention qui crée chez l'enfant des troubles de l'identité, du comportement, etc.).

Pour considérer qu'il s'agit de négligence grave, il faut plusieurs signes : aspect négligé, vêtements inadaptés à la saison, alimentation non adaptée aux besoins, absence de suivi scolaire, enfant laissé en garderie tardivement, parents absents aux réunions, enfant en grande avidité affective à l'égard des enseignants, ou en retrait relationnel important.

Préoccupation récente

Si la maltraitance d'enfants a toujours existé et a probablement été bien pire qu'aujourd'hui, historiquement parlant, il n'y a que quelques dizaines d'années qu'une attention particulière est portée à l'enfant maltraité, souligne la psychologue. La Déclaration universelle des Droits de l'Enfant a été adoptée par l'ONU en 1989. Le décret de l'aide à la jeunesse, qui met sur pied un réseau d'aide à l'enfant en difficulté, date de 1991.

Maltraitance psychique ou psychologique

Elle est difficile à repérer. Les signaux sont multiples et non spécifiques. Le parent est constamment critique, dénigrant ou menaçant avec l'enfant. Il peut en arriver à dénier les besoins de son enfant, voire son existence. Il peut alterner avec lui des comportements de fusion et de rejet. C'est aussi un parent qui donne à l'enfant des responsabilités (ou qui a envers lui des attentes) au-delà de ses capacités.

Ce type de maltraitance, peu détectable, est très lourd de conséquences puisqu'il atteint l'enfant au plus profond de lui. L'école joue là un rôle majeur sur le plan préventif et protecteur. C'est l'occasion, pour l'enfant, de recevoir une autre image de lui et de bénéficier d'interactions différentes de celles dont il a l'habitude. Il y a aussi les enfants qui, dans un contexte de séparation conflictuelle, sont utilisés par un parent contre l'autre.

Maltraitance physique

C'est la plus reconnue. Des traumatismes physiques non accidentels sont infligés à un enfant : coups, brûlures, morsures, étranglements, etc. Cette violence peut être chronique ou ponctuelle, constituer un mode éducatif ou résulter d'un « pé-tage de plombs » d'un parent dans des circonstances de difficultés aigües (perte d'emploi, deuil, séparation, etc.).

Les signaux d'alerte sont des traces de traumatismes, un enfant couvert de bleus, une fracture, avec des explications qui ne tiennent pas la route ou qui changent au fil de la journée. Un enfant victime de maltraitance physique peut se montrer violent avec ses pairs, car il répète le type de relations qu'il vit dans la famille, mais tout enfant violent à l'école n'est pas nécessairement victime de maltraitance.

Et les premières lois de protection de l'enfance ont été prises au début du 20^e siècle. La recherche en matière de maltraitance d'enfants, que ce soit en criminologie, en psychologie, en médecine ou dans la sphère juridique, ne s'est développée que depuis 30 ou 40 ans.

Pas un élève idéal

L'OMS, rappelle S. LACHAUSSÉE, définit la maltraitance comme « *une situation de violence physique, psychologique, d'abus sexuel ou de négligence grave qui compromet le développement physique, psychologique ou affectif de l'enfant* ». Elle peut être intentionnelle ou non. Les problématiques de négligence sont souvent non intentionnelles. Elle peut être chronique ou ponctuelle. Lors de moments de crise familiale, il peut y avoir des passages à l'acte violents. Dans certaines familles, la maltraitance se répète de génération en génération. Elle peut survenir dans tous les milieux sociaux.

Les symptômes et les signes d'appel ne sont pas évidents à détecter. Un enfant en situation de maltraitance est loin d'être un élève « idéal » pour les enseignants. Il présente souvent des problèmes de comportement, il communique peu ou mal. Cela renvoie l'enseignant à son impuissance et à ses limites, et il risque d'avoir le réflexe de rejeter cet enfant... C'est humain. Il est important d'être vigilant et de se dire que ces symptômes sont peut-être liés à une situation de maltraitance. Mais un enfant victime de maltraitance peut ne présenter aucun symptôme, et certains signes peuvent révéler autre chose que de la maltraitance. Il est important de ne pas se précipiter tête baissée dans l'étiquetage de l'enfant, et de se faire aider par des professionnels. ■

Maltraitance sexuelle

Elle est définie comme un geste posé par une personne donnant ou recherchant une stimulation sexuelle non appropriée quant à l'âge et au développement de l'enfant ou de l'adolescent, qui porte ainsi atteinte à son intégrité alors que l'abuseur a un lien de parenté avec la victime ou qu'il est en position d'autorité ou de responsabilité avec elle. Les signaux d'alerte peuvent être aux deux extrêmes : soit des enfants inhibés qui évitent le contact physique, soit des comportements hypersexualisés, notamment chez les tout-petits en maternelle (mais tout jeu sexuel entre enfants à la maternelle n'est pas automatiquement le signe d'abus sexuels). Il peut y avoir aussi des lésions traumatiques dont on s'aperçoit à l'occasion d'un soin, d'un changement de linge ou d'un accompagnement aux toilettes, et des difficultés psychologiques.

Maltraitance institutionnelle

Le parcours de l'enfant maltraité au sein des services d'aide peut devenir maltraitant. Le système est loin d'être parfait (trop peu de personnel, pas toujours suffisamment formé, instabilité des placements, retours en famille non préparés...). Dans ces situations-là, sur lesquelles le directeur n'a pas de prise, l'école devient parfois le lieu le plus stable pour l'enfant. L'investissement de la scolarité comme espoir d'un avenir meilleur soutenu par un enseignant peut vraiment constituer, pour certains enfants, un excellent tuteur de résilience. Mais l'école peut aussi être maltraitante vis-à-vis des enfants quand elle ne respecte pas leurs rythmes ou leurs droits.

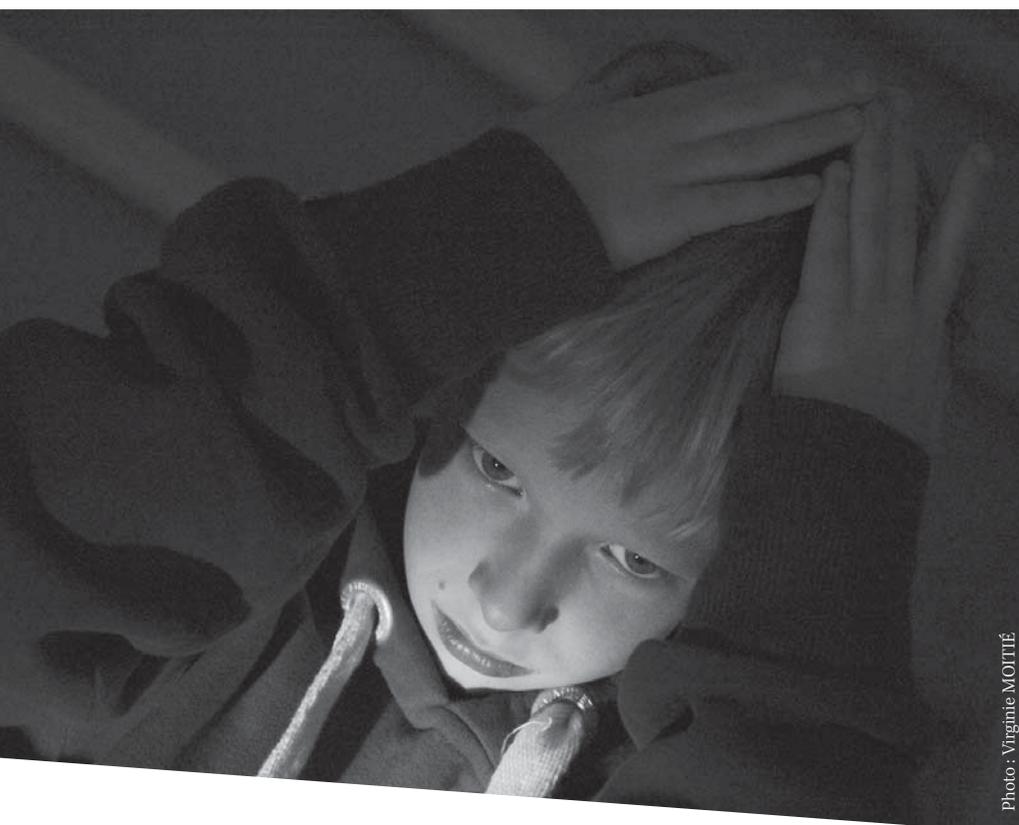


Photo : Virginie MOTTÉ

Concrètement, je fais quoi ?

Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Les professionnels de l'aide à l'enfance insistent bien là-dessus : une problématique de maltraitance ne se règle pas en quelques semaines. Cela peut prendre des mois, voire des années ou une génération avant de voir des évolutions. Le « tissage » entre différents intervenants prend du temps, et c'est en connaissant bien les partenaires qu'on peut le mieux travailler ensemble. Certes, mais face à une situation de maltraitance, qu'attend-on d'une direction ?

Pour une direction, comme le précise **Sophie LACHAUSSÉE**, psychologue au Service SOS Familles du CHC de l'Espérance (Liège), il y a obligation d'apporter une aide à l'enfant victime de maltraitance. Si on ne peut apporter cette aide seul, ou avec les personnes de proximité, il faut s'adresser en priorité au Centre PMS ou au Service PSE, en second à l'équipe SOS-Enfants ou au SAJ. Tous ces services travaillent dans le cadre de l'aide consentie, en collaboration avec les parents. Quand il s'agit d'un enfant en situation de danger grave et immédiat, il faut alors s'adresser à la police, au Parquet ou à l'hôpital.



Photo : Virginie MOITTE

Ne restez pas seul

La psychologue rappelle également quelques grands principes à respecter par les directions face à une suspicion de maltraitance. Il est important de ne pas rester seul et de prendre (sauf cas de situation grave et urgente) le temps de la réflexion et de la concertation avec le Centre PMS et le Service PSE en priorité. Il ne faut ni juger, ni mener l'enquête, ni poser un diagnostic. Il est primordial de respecter le secret de l'enfant et de ne transmettre que l'information indispensable à la personne utile.

Direction et enseignants sont tenus non au secret professionnel, mais bien à un devoir de discrétion. Quand la direction rencontre les parents, il est important que cela se passe en-dehors de la présence de l'enfant, dans un lieu confidentiel, si possible avec un membre du CPMS. La direction doit pouvoir expliquer clairement aux parents ses inquiétudes et la démarche faite auprès du service choisi, et bien préciser que son rôle n'est pas de les juger, mais de veiller au bon développement de leur enfant. « Évitez de rapporter des confidences directes de l'enfant, restez à l'écoute des parents, dites-leur que comme eux, vous voulez le bien-être de l'enfant et que vous souhaitez poursuivre votre rôle éducatif en bonne relation avec eux, indique encore S. LACHAUSSÉE. Quand ce temps de la rencontre se passe bien, les parents peuvent entendre pas mal de choses. »

Qui fait quoi ?

Il n'est pas toujours évident de s'y retrouver parmi les différents services d'aide. Voici un bref aperçu de leurs missions respectives.

Centre psycho-médico-social (PMS)

L'équipe PMS assure généralement une permanence dans les écoles une matinée ou un après-midi par semaine, ainsi qu'une permanence téléphonique. Elle agit aussi en amont en essayant d'entrer en contact avec les parents et de les inviter dans l'école (autour d'une tasse de café, lors d'observation en classe, d'animations, etc.). Souvent, ces entretiens sont l'occasion de rencontrer la famille, de créer un premier lien et de voir comment l'école va pouvoir être une ressource, être « soutenante » pour l'enfant. L'équipe PMS sert de trait d'union entre la famille, le réseau d'intervention, l'enseignant et la direction, et accompagne ceux-ci dans la recherche de solutions pour le bien de l'enfant.

Dans les situations de crise, une série de mesures peuvent être prises en concertation avec la direction, l'enseignant et d'autres intervenants éventuels, pour voir s'il faut écrire de façon conjointe au SAJ ou accompagner l'enfant vers un service d'hospitalisation ou autre. C'est à évaluer au cas par cas, en partenariat avec les autres intervenants, tout au long de la scolarité.

Service de Promotion de la santé à l'école (PSE)

L'ancienne inspection médicale scolaire est devenue Service PSE en 2001. Dans ce cadre, la lutte contre la maltraitance fait aussi partie de ses missions. Les médecins et infirmières du Service PSE peuvent être appelés par la direction d'une école, un éducateur, un enseignant ou le Centre PMS pour rédiger un constat de coups et interroger l'enfant sur ce qui s'est passé. En cas d'urgence, ce constat est transmis à la police ou au Parquet. Le Service PSE s'assure, avec la personne qui l'a appelé, du suivi à donner (intervention du CPMS, hospitalisation, signalement au SAJ...).

SOS-Enfants

Ces équipes sont multidisciplinaires (assistant social, psychologue, pédiatre, pédopsychiatre, juriste). Certaines sont intrahospitalières, d'autres extrahospitalières. Leur mission est d'assurer la prévention et le traitement des maltraitements infantiles, dans la transparence, avec la collaboration des familles. Elles sont subsidiées par l'ONE. L'intervention est gratuite pour le bénéficiaire. Toute personne (un voisin, un médecin traitant, une infirmière des nourrissons, un directeur d'école, un membre PMS...) peut contacter une équipe SOS-Enfants pour un avis ou une demande d'intervention. Quand la demande émane de l'école, elle est généralement portée par la direction et l'équipe PMS et/ou le Service PSE. Les équipes SOS-Enfants se centrent sur le bien-être de l'enfant, l'accompagnement, l'aide thérapeutique, le travail en réseau autour de lui. Quand la situation reste inquiétante et que l'aide apportée n'est pas suffisante, le service peut interpeller le SAJ ou le Parquet s'il y a un danger grave et immédiat, pour que l'enfant soit éloigné de son milieu familial.

Quand un enfant arrive aux urgences et qu'il y a suspicion de maltraitance, l'équipe est sollicitée pour donner un avis.

Service d'aide à la jeunesse (SAJ)

Le décret Aide à la jeunesse a créé deux organes : le SAJ (Service d'aide à la jeunesse) et le SPJ (Service de protection judiciaire). Ce sont des services publics non pluridisciplinaires. Le premier se situe dans le cadre de l'aide consentie, et le second dans celui de l'aide contrainte. Il existe un SAJ dans chaque arrondissement judiciaire. C'est un service de deuxième ligne qui intervient dans des situations concernant des enfants en danger ou en grande difficulté, et des parents qui ne sont plus à même de remplir leurs obligations parentales. Il négocie avec les parents (et avec le jeune de plus de 14 ans) toute mesure d'aide ou proposition jugée utile pour répondre à la problématique.

Face à des situations d'urgence, le SAJ peut faire appel à un arsenal judiciaire qui permet de mettre en place des mesures immédiates tout en continuant à négocier avec les familles. Il travaille en collaboration avec les écoles, les CPMS, les consultations ONE, etc., la limite de ces échanges se heurtant parfois au secret professionnel. On peut s'adresser au SAJ par courrier, en précisant les coordonnées de l'enfant, des parents, etc. Il n'intervient pas sur base anonyme. Une permanence est ouverte au public en semaine. On peut aussi être reçu sur rendez-vous, si l'urgence le justifie. S'il devient nécessaire d'intervenir de manière contraignante, c'est le SPJ qui va prendre le relai et imposer aux parents la mesure décidée par le juge.

Parquet Section Jeunesse et Famille

Certaines formes de maltraitance constituent des infractions pénales. Le Parquet dirige l'enquête pénale avec les services de police et des experts (psychologues, médecins légistes...). Celle-ci effectuée, décision est prise de poursuivre devant le tribunal correctionnel, de classer le dossier, ou de faire une médiation ou une transaction pénale. Dans le cadre de son rôle protectionnel, le Parquet doit, dès qu'il y a une infraction de maltraitance ou de mœurs, ou de la négligence considérée comme de la maltraitance, protéger les mineurs et les jeunes victimes. S'il estime que le SAJ doit intervenir, il lui communique les informations dont il dispose. Il peut aussi requérir le passage à l'aide contraignante du SPJ, qui va imposer des mesures éducatives aux familles, ou le placement si les parents ne sont pas d'accord.

Le Parquet de la Famille a encore d'autres rôles : s'occuper des mineurs qui commettent des infractions, donner un avis sur l'hébergement des enfants au civil sans qu'il y ait forcément maltraitance, donner un avis sur les aptitudes éducatives ou les conditions d'hébergement des parents, etc. Le Parquet a un service de garde 24h/24. ■

Aujourd'hui, ça fait partie du job !

Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Voici quelques interventions¹ de directeurs, témoignages et questions qui reflètent leurs inquiétudes, leur ras-le-bol, mais aussi leurs espoirs et leur motivation. Les réponses sont un résumé de celles apportées par d'autres directeurs ou par les représentants de différents services d'aide (voir pp. 4-5 de ce dossier).

Négligence « habituelle »

Q : Un certain fatalisme finit par s'installer. On donne à manger aux enfants, on leur fournit des chaussures, des vêtements... On essaie de ne pas être « à l'attaque » de ces parents qui reproduisent souvent ce qu'eux-mêmes ont vécu. Mais ce n'est pas facile. Que peut-on faire ?

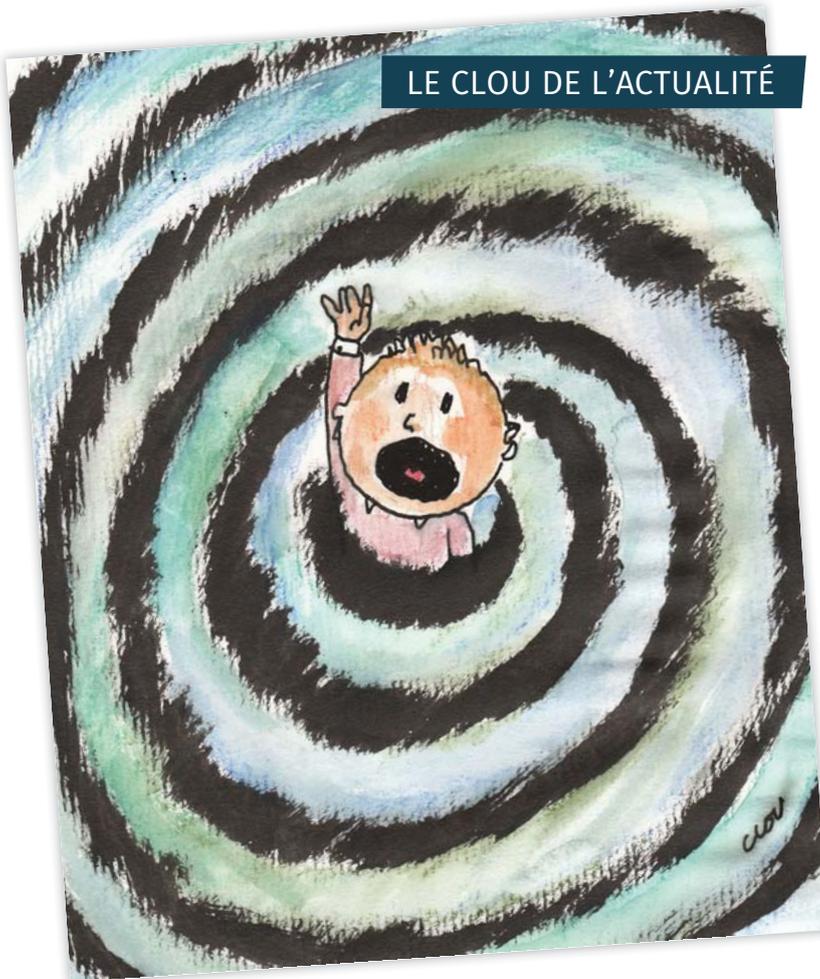
R : Le plus constructif est sans doute d'essayer de créer du lien avec le parent à l'occasion d'une fête, en l'invitant à venir voir les travaux réalisés par les enfants, en s'appuyant sur les difficultés de l'enfant en classe pour faire intervenir l'équipe PMS, etc. Il faut parfois une génération pour que les choses changent. Mais c'est important, pour l'enfant, de voir qu'on fait attention à lui et à son bien-être. De petites choses dont on a l'impression que ce sont « des coups dans l'eau » vont pouvoir germer plus tard. Mais quand une situation de négligence « banale » bascule, il faut pouvoir dire stop, passer à la vitesse supérieure, en collaboration avec l'équipe PMS et/ou le Service PSE, et prendre une décision réfléchie, comme prévenir le SAJ.

Émotion

Q : En tant que direction, nous devons aller au-delà du ressenti, sortir de la dictature de l'émotion. Ce qu'il faut garder à l'esprit, c'est le bien de l'enfant. On peut parler avec lui, entendre ce qu'il a comme ressources, lui demander vers qui il se tourne les autres fois (grand-mère ou autre). Ça peut devenir une personne de contact chez qui l'enfant est en sécurité. S'il n'y a vraiment personne, c'est utile de le savoir aussi. Il est important de ne pas culpabiliser quand on agit. On ne peut pas tout faire, nous n'avons pas été formés pour ça. Il existe des relais, des professionnels formés pour prendre la chose en charge. Mais nous sommes dans l'urgence, le nez dans le guidon, avec souvent une pression de la part de l'enseignant qui est témoin du problème. Les services d'aide sont plus à distance. Ils ne sont pas confrontés quotidiennement à la souffrance d'un enfant. Les timings sont différents et ne vont pas toujours bien ensemble. Comment trouver un juste équilibre entre ne rien faire parce qu'on est découragé ou qu'on a peur de se tromper, et agir de manière intempestive ?

R : L'émotion est là, et il est important de la repérer pour pouvoir la dépasser avant d'agir. Il y a obligation de venir en aide, mais il n'y a pas d'obligation de trouver soi-même une solution. Si vous faites appel au Centre PMS et au Service PSE pour transmettre l'information, vous faites votre devoir. Il est important de se mettre à la juste distance émotionnelle pour pouvoir réfléchir de façon

adéquate au dispositif à engager, sauf si l'enfant est en grand danger. Si on réagit dans l'émotion, la première chose qu'on fait, c'est téléphoner à la police. Il faut évidemment le faire dans des cas graves de maltraitance, mais sinon, la manière dont vous engagez les choses va conditionner les possibilités des services d'aide de travailler, par



la suite, avec la famille et de pouvoir mettre un dispositif de protection efficace autour de l'enfant.

Différence culturelle

Q : J'ai constaté des traces de coups sur un enfant. J'ai téléphoné au Centre PMS, qui m'a conseillé de contacter le Service PSE pour constater les coups. Le médecin est venu à l'école, très mécontent, me disant que ce n'était pas son travail et que c'était à moi de contacter les parents. J'ai hésité, craignant les conséquences. J'ai finalement convoqué le papa africain, qui m'a dit que c'était comme ça dans sa culture. Je lui ai expliqué calmement que chez nous, c'était interdit par la loi, qu'il ne devait pas recommencer et que nous serions attentifs. C'était quitte ou double, mais ça a marché ! Est-il possible d'agir en amont ?

R : En prévention, quand on scolarise beaucoup d'enfants de familles d'origine étrangère, où les us et coutumes ne sont pas les mêmes que chez nous et où, par exemple, on a l'habitude de frapper les enfants ou de les priver de manger pour les punir, on peut organiser en collaboration avec l'équipe PMS des soirées-discussions avec les familles autour de certains thèmes comme la santé, l'alimentation, le bien-être. Ça peut être un outil d'action et de prévention d'expliquer que certaines choses ne sont pas acceptées chez nous.

Découragement

Q : Beaucoup de directeurs ont l'impression que ce qu'ils font ne sert à rien. Ils signalent, par exemple, de très nombreux jours d'absence de certains enfants, et rien ne se passe ! Comment est-ce possible ?

R : Concernant l'absentéisme scolaire, il faut faire la différence entre ceux qui viennent épisodiquement et un enfant qui disparaît complètement de la circulation. Quand vous avez de réelles inquiétudes, vous pouvez écrire un double courrier : au SAJ pour qu'il prenne la chose en charge au niveau protectionnel, et au Parquet pour qu'il puisse envoyer un service de police afin de vérifier si l'enfant est toujours là, s'il va bien et en informer le SAJ. Il ne faut pas hésiter à contacter le Parquet pour un avis, ou pour signaler une inquiétude. Il est là aussi pour orienter les directions et réfléchir avec elles.

Les services d'aide travaillent dans des situations de maltraitance infantile. Les parents sont sur la défensive, ils se sentent jugés, ne sont pas collaborants. Et les enfants sont loyaux envers eux. Beaucoup de faits ne sont pas dénoncés. On voudrait apporter de l'aide, et on n'y arrive pas toujours. On n'a pas de recettes toutes faites, on n'est pas omnipotents, ni omniscients. Cela nous confronte tous à un sentiment d'impuissance, de découragement, à quelque niveau que ce soit. C'est un ressenti contre lequel on doit tous lutter.

Travailler ensemble

En guise de conclusion de ces échanges particulièrement riches et interpelants, un directeur résume sa vision des choses en quelques mots : « *Le directeur est le principal acteur des liens entre les partenaires de l'école. Permettre à l'équipe PMS de se sentir bien dans l'école, d'avoir envie de travailler avec nous, prévoir un local, du café, ça commence peut-être déjà là. On peut aussi essayer d'installer un bon climat dans l'école, avec la place donnée aux familles. Un moment-clé, c'est l'inscription. On peut sentir un peu les choses, dire aux personnes : vous êtes chez vous, ici ! Plus tard, on aura peut-être besoin de cette relation pour arriver à parler avec tel parent qui a la main un peu lourde, et pouvoir lui dire : en tant que directeur, je dois vous avertir que ça ne se fait pas chez nous. Je ne peux pas en rester là, que fait-on ensemble ? L'outil principal, c'est la qualité de la relation entre les personnes. Les services d'aide sont sans doute imparfaits, mais mon école aussi... Mettons de l'énergie à voir ce*

qu'on peut faire ensemble. Il ne faut pas avoir peur de gérer ce genre de situation, en laissant sa place à la famille. Ça fait partie du job, à l'heure actuelle ! »

Ces propos sont salués par l'ensemble des participants et des experts présents. Ils n'en soulignent pas moins, dans la foulée, la restriction des moyens et la pénurie de personnel auxquelles ils doivent faire face et qui leur mettent de sérieux bâtons dans les roues. « *Il serait temps, indiquent-ils, que ces préoccupations soient relayées par les représentants des différentes catégories concernées et communiquées aux politiques, pour qu'ils prennent réellement la mesure de ce qui se vit sur le terrain ! »* ■

1. Propos recueillis lors de la matinée d'étude organisée par le Collège des Directeurs de l'Enseignement fondamental catholique et l'HELMo

J'étais soulagée enfin qu'on me demande ce qui se passe...

Texte : Brigitte GERARD

Christelle, 33 ans, a subi des faits de maltraitance dans sa famille pendant son enfance. Elle témoigne ici de la manière dont l'école a pu – ou non – l'aider au cours de sa scolarité¹.

“ J'ai connu des moments difficiles dans ma famille, quand j'étais petite. Ce qui m'a aidé beaucoup, c'était de sortir de chez moi pour aller à l'école la journée... En primaire, on m'a aussi donné des responsabilités, comme tenir la cantine, on m'a permis de faire la gymnastique habillée, quand j'avais des coups visibles... Cela m'a aidée vis-à-vis du regard des autres. Une année, un instituteur m'a installé un coin où je pouvais me reposer quand la nuit avait été difficile. Certaines institutrices ont été très attentives. Ça me donnait envie de participer au cours, me procurait un moment d'apaisement, ça m'encourageait à travailler et à participer. Et surtout, j'avais l'impression d'exister un peu et de ne pas être si nulle. Par contre, en 5^e primaire, j'ai eu plus de mal avec mon institutrice. Elle aimait bien qu'on prenne soin d'elle, qu'on la coiffe. Je n'ai pas pu faire ça, je n'étais pas habituée à ce

genre de contact. Du coup, mes relations avec elle se sont mal passées. J'ai connu des échecs scolaires, j'ai décroché, je n'avais plus envie. Il y avait aussi le fait que personne n'essayait de comprendre pourquoi mes frères étaient turbulents, voire violents. On n'a pas essayé de les aider, on leur donnait plutôt des punitions, on les humiliait devant les autres... C'était dur. Et quand on rentrait à la maison avec de mauvaises notes, on n'était pas très bien reçu... À l'école secondaire, je n'ai pas vraiment connu de difficulté, tout s'est toujours plus ou moins bien passé... (silence) Sauf qu'un jour, on m'a mise en retenue, et je n'ai pas très bien compris pourquoi. À l'époque, un de mes frères écrivait beaucoup, il avait de bons contacts avec une institutrice. J'ai été à cette retenue, et on m'a posé des questions... sur ma famille... (très émue) Je pense que mon frère avait donné ses écrits à un professeur, qui a voulu être certain que tout ce qu'il racontait se passait bien à la maison. On m'a demandé si tout cela s'était réellement passé, et je me suis sentie soulagée qu'on me pose enfin la question... Je l'attendais depuis longtemps ! J'ai dit que oui, et je me suis retrouvée au SAJ. C'était pour moi une façon d'arrêter un peu tous ces cauchemars.

Dès lors, je me suis sentie moins seule, plus écoutée, et les choses se sont calmées un peu à la maison. Je me sentais soutenue, et je n'avais plus l'impression de porter un lourd secret. D'une manière générale, je pense que les enseignants doivent être particulièrement attentifs aux remarques qu'ils font aux enfants. Certains se sentent déjà assez humiliés chez eux, et une remarque d'un professeur, devant les autres, peut être mal vécue. Il y a une façon de dire les choses, et l'humiliation peut faire perdre confiance en soi. On finit par croire qu'on n'est bon à rien et du coup, on peut décrocher de l'école. Encore aujourd'hui, je n'ai toujours pas confiance en moi, et j'éprouve parfois des difficultés à parler. J'ai l'impression que ce que je dis n'a pas beaucoup d'importance. J'aimerais transmettre deux choses importantes aux enseignants. La première, c'est que je pense qu'il n'y a pas d'enfants gentils ou méchants. Il y a juste des enfants qui ont des difficultés et qui ont peut-être besoin de plus d'attention que d'autres. Et deuxième chose, un enfant croit qu'un adulte sait tout et comprend tout. Il peut alors avoir l'impression que l'adulte ne fait rien pour arrêter ce qui se passe, qu'il laisse faire. Et c'est dur, pour lui, de croire que les adultes se taisent et ne font rien pour l'aider... » ■

C'est dur,
pour un enfant,
de croire
que les adultes
ne font rien
pour l'aider...

Photo : Virginie MOITTE

1. Témoignage issu du DVD accompagnant l'outil *Que faire si je suis confronté à un risque de maltraitance d'enfants ?*, mal-traité émoi, Edi.pro – www.maltraite-emoi.be

Éducation financière :

former des consommateurs responsables

Brigitte GERARD

La presse en a parlé. Nous y revenons. À partir d'une information ou d'un évènement récent, **entrées libres** interroge une personnalité, du monde scolaire ou non.

01/10/2015



Le 30 septembre dernier, l'Institut Sainte-Marie de Bouillon a accueilli une invitée de marque : la reine Mathilde, venue soutenir le projet-pilote d'éducation financière « Wikifin » lancé par la FSMA, l'Autorité des services et marchés financiers. Dix établissements scolaires ont, en effet, testé divers outils pédagogiques en la matière au cours de l'année scolaire 2014-2015.

Et vous, qu'en dites-vous ?



Karine HUET, chargée de projet au sein de la Cellule éducation financière de la FSMA (Wikifin)

transition. Nous avons proposé aux enseignants une série d'outils, d'activités à tester en classe, pour voir comment les améliorer ou les adapter.

Par exemple, on peut travailler sur les extraits de compte en demandant aux élèves de définir les différents termes qui s'y trouvent, et en leur proposant ensuite cinq extraits dans lesquels trouver des erreurs.

La grosse difficulté est qu'il n'y a pas de véritable cours d'éducation financière. Il faut donc s'insérer dans le programme et les compétences de différentes disciplines. On a, dès lors, travaillé avec l'inspection et des pédagogues des différents réseaux, pour qu'ils nous guident afin d'associer les compétences aux points de programmes adéquats.

En mathématiques et en sciences économiques, c'est assez intuitif, car ces cours proposent de toute façon de l'éducation financière via des calculs de pourcentages, la lecture d'un extrait de compte... Par contre, il a fallu être un peu plus créatif dans d'autres branches. En histoire, on peut parler de l'évolution de la monnaie, de la mondialisation, de situations du passé pour arriver à celles du quotidien...

En français, on propose de travailler la fable de « La Cigale et la Fourmi », en comparant ses différentes parodies à travers le temps.

Nous sommes assez satisfaits, car les dix écoles ont bien joué le jeu. On a reçu pas mal de remarques qui nous ont permis d'améliorer les outils, et on s'est notamment rendu compte que, comme de nombreux cours doivent travailler sur cette thématique, les enseignants se parlent davantage. Cela nécessite un travail en transversalité, qui enrichit les choses et permet de motiver les enseignants et les élèves, de donner un sens à une matière qui peut sembler très abstraite.

Petite précision : il s'agit bien de finance au quotidien. On ne parle pas aux élèves d'actions, etc. Notre rôle est de faire en sorte que les jeunes aient toutes les cartes en main pour devenir des consommateurs responsables. On ne veut pas en faire de petits spéculateurs !

L'objectif est, à présent, que toutes les écoles se saisissent de nos outils. Le matériel est mis gratuitement à disposition des enseignants sur le site¹.

Pour le moment, nous sommes en train d'adapter les outils à l'enseignement de qualification, et ensuite, nous nous attèlerons au public du fondamental. » ■

1. www.wikifin.be/fr/enseignants

“ La FSMA est un organisme autonome, qui est notamment chargé de la protection des consommateurs financiers. Depuis 2011, une nouvelle mission lui a été assignée : veiller à l'éducation financière des consommateurs. Dans ce contexte, je suis chargée de l'intégration de cette matière dans l'enseignement de la Fédération Wallonie-Bruxelles, tous réseaux confondus.

Nous avons commencé à travailler au niveau de l'enseignement secondaire de transition et de qualification. En 2013, le site internet www.wikifin.be a été lancé pour agir sur différents tableaux.

Un de ses objectifs est d'atteindre le grand public, en répondant notamment aux questions d'argent le plus simplement possible. Son deuxième champ d'action est l'enseignement. C'est dans ce cadre qu'a été lancé un projet-pilote dans dix établissements d'enseignement général et technique de

Don Bosco

Quand éduquer prime sur enseigner

Brigitte GERARD



Benoît GOFFIN et Éric VANDERSTUKKEN

Cette année, les écoles salésiennes fêtent le bicentenaire de la naissance de leur fondateur, Don Bosco (1815-1888). L'occasion de nous replonger dans sa pédagogie et de rappeler ce qu'elle apporte encore aujourd'hui à ses établissements scolaires. En Belgique francophone, douze écoles portent encore les valeurs de ce prêtre d'exception : huit dans le secondaire et quatre dans le fondamental. Pour en témoigner, **Éric VANDERSTUKKEN**, directeur de l'école fondamentale Don Bosco à Liège et **Benoît GOFFIN**, directeur du Collège Don Bosco à Woluwe-Saint-Lambert¹.

Que retenir de la pédagogie de Don Bosco, de son message ?

Benoît GOFFIN (BG) : On parle de pédagogie de la prévention, qui n'est pas répressive à priori. Son but est de rendre le jeune autonome dès que possible. Don Bosco voulait donner aux jeunes en difficulté des outils pour qu'ils puissent se débrouiller dans la vie, trouver leur chemin. Il ne s'agit pas de dire où ils doivent arriver,

mais d'aller les chercher là où ils sont et de voir jusqu'où on peut les conduire dans l'excellence d'eux-mêmes.

Eric VANDERSTUKKEN (EV) : Trois regards sont posés sur le jeune, sur l'enfant, mais aussi sur le collègue, le directeur, le président du PO... D'abord, un regard d'affection. On a besoin d'être sécurisé, de trouver sa place, d'être connu et reconnu.

Ensuite, un regard de confiance, quand quelqu'un arrive à l'école. Et puis, un regard d'espérance. Dans une école salésienne idéale, aucun éducateur ne peut désespérer d'un enfant ou d'un collègue, de sa direction. Le projet doit être mené jusqu'au bout. On se bat pour essayer de provoquer chez l'enfant cette recherche de l'excellence. L'important, dans l'éducation salésienne, est de ne pas enfermer la personne... Même si cela a été dur jusque-là, on peut toujours essayer de repartir sur autre chose. Cela nous fait évoluer, nous apporte une force, dans la vie et dans le métier.

Et quelles sont les attitudes concrètes que suscite cette pédagogie ?

BG : C'est une pédagogie de la joie, de la confiance et de la solidarité. À notre époque, anxiogène et hyper connectée, l'important est de proposer des activités qui donnent de la joie. Nous développons notamment une activité théâtre. Le but est de faire en sorte que les jeunes se rendent compte que l'éducation humaine prime sur l'éducation scolaire. Le plus important est l'apprentissage de la vie en commun, la vie avec les autres. Et notre écoute des jeunes est inconditionnelle.

EV : Il s'agit même d'apprendre qui est l'autre, qui est différent de moi. Lui porter de l'intérêt, avoir confiance en lui, lui laisser de la place... On peut faire cet apprentissage-là à l'école. Chez nous, éduquer prime sur enseigner. Nous avons décidé d'institutionnaliser ces valeurs, de continuer à les développer. C'est un îlot de résistance !

Quel type de projets menez-vous dans vos écoles, en lien avec ces valeurs ?

EV : Il s'agit surtout d'une attitude quotidienne. On utilise une méthode d'écoute, les gens peuvent déposer leurs soucis,

la parole est sécurisée. J'accorde une attention particulière aux enseignants. Je souhaite voir aussi chez les adultes les valeurs qu'on développe chez les enfants.

BG : Dans mon école, l'équipe des éducateurs est essentielle. Ce sont ces personnes qui sont sans doute le maillon central de l'école, elles qui ont les contacts les plus directs avec les jeunes et leurs problèmes.

EV : Dans une école fondamentale, les éducateurs sont les accueillants. Don Bosco était toujours accompagné de sa maman, qui l'a aidé à travailler au service des jeunes. Les accueillants sont là dans des moments délicats, pour s'occuper des enfants, des parents, avec bienveillance.

Comment les enseignants sont-ils accueillis dans une école Don Bosco ?

BG : Cela varie sans doute d'une école à l'autre. Chacune a sa façon d'impliquer les nouveaux venus. Quand j'engage un jeune enseignant, je me mets d'abord à l'écoute de ses propres valeurs, et puis j'essaie de le sensibiliser à la pédagogie Don Bosco.

EV : Cela peut se faire en remettant les événements en perspective avec, en filigrane, la posture salésienne. Dans mon école, je souhaite qu'élèves et enseignants connaissent l'histoire de Don Bosco. Le projet est un repère et, en même temps, un outil personnel d'évolution.

Y a-t-il des liens entre les différents établissements Don Bosco ?

BG : Oui, les directions se rencontrent régulièrement ! Cela permet d'entendre comment les autres vivent cette sensibilité, comment ils fonctionnent, gèrent leurs problèmes. Quand on entend les autres, notamment de l'enseignement qualifiant, cela permet de relativiser. C'est très enrichissant !

EV : Il y a des éléments transversaux à tous les niveaux d'enseignement. Un jeune prof, ça reste un jeune prof ! La posture de directeur d'école salésienne, dans ce cas-là, reste la même. Je me soucie fortement du bonheur de mes enseignants. Derrière ça, les enfants bénéficient d'une attitude d'adultes bien dans leurs baskets !

En quoi est-il important de fêter le bicentenaire de Don Bosco cette année ?

BG : Pour ce fil rouge, cette racine... Ce qui est important, c'est que nous sommes passés d'une école congréganiste tenue par des religieux à une école qui est pratiquement exclusivement organisée et gérée par des laïcs. Je pense que Don Bosco, ça se crée à chaque génération. Il y a des intuitions de départ, qu'il faut changer, adapter à la société.

EV : Don Bosco a dit : « *J'ai fait le brouillon, vous mettez les couleurs !* » Il a l'intuition de nous donner des lignes directrices, qu'il faut ensuite incarner. Comment voulez-vous standardiser une relation

d'éducateur à éduqué ? C'est impossible ! Tout passe par la relation.

BG : Le piège potentiel du bicentenaire serait de contempler l'icône, de la vénérer, alors qu'il ne s'agit que d'une image qui doit renvoyer au travail qui doit être fait, inventé... Il faut être prophétique !

Concrètement, qu'avez-vous organisé dans vos établissements à cette occasion ?

BG : Nous sortons du cinquantenaire de notre école, et ce que nous avons présenté lors de la journée du 23 octobre (*cf. ci-dessous*), c'est ce que nous avons vécu au moment de la célébration de notre cinquantenaire.

EV : Chez nous, on a axé les choses sur le projet de l'école. On a senti qu'il fallait commencer à mieux prendre soin du groupe adulte et de ce qui se passait sur le plan relationnel. Le bicentenaire a servi de marchepied symbolique pour pouvoir inclure cette dimension dans le nouveau projet d'établissement. Le 23 octobre, nous avons présenté une chorale avec tous les collègues, les membres du PO. Nous avons chanté une chanson créée par notre équipe, qui mettait en valeur notre projet. J'en retiens ces paroles : « *Et si on travaillait comme on ne l'a jamais fait !* » ■

1. Lire aussi « La relation avant tout », **entrées libres** n°65, janvier 2012, pp. 16-17



Le bicentenaire : un tremplin !

À l'occasion du bicentenaire, le réseau Don Bosco a organisé des temps de réflexion et des festivités tout au long de l'année. Isabelle ROSIÈRE, coordinatrice de l'équipe « Bicentenaire », nous en propose un bref écho.

« C'était l'occasion d'un nouveau souffle, de remettre à jour les valeurs de Don Bosco, d'en discuter, de les mettre en œuvre.

Différents moments ont été programmés. Une exposition de photos sur la pédagogie de Don Bosco a été réalisée par des étudiants de Saint-Luc, une comédie musicale a été présentée au Collège Don Bosco de Woluwe-Saint-Lambert, avec des jeunes de Belgique et de France. Et bien sûr, on a lancé le Défi citoyenneté 2025 (cf. p. 10 de ce numéro).

Toutes ces initiatives ont eu comme événement-phare la journée pédagogique organisée le 23 octobre au Théâtre Saint-Michel à Bruxelles, qui a rassemblé nos douze écoles, représentées par plus de mille personnes.

Un travail sur le thème de la relation a été mené en guise de préparation à cette journée. Chaque école a pu partager sur scène un talent sur ce thème. Cela a généré une dynamique très forte, et on compte bien continuer à alimenter cette réflexion dans les années à venir ! »

Le bénévolat, une force et une richesse

Jean-Pierre DEGIVES

On sait que le modèle d'organisation de l'enseignement catholique repose sur une gestion de proximité, assurée par les nombreux Pouvoirs organisateurs. Cette formule ressortit au modèle associatif : des milliers de bénévoles constituent les Assemblées générales et les Conseils d'administration de centaines d'associations sans but lucratif. Est-ce bien raisonnable de fonder l'organisation de la moitié du système éducatif en Fédération Wallonie-Bruxelles sur le bénévolat ? Est-ce bien normal que le travail bénévole supplée à l'intervention de l'autorité publique ? La réponse que formule la récente étude de la Fondation Roi Baudouin¹ est claire : non seulement c'est légitime, mais c'est profitable à la société tout entière !

L'étude de la Fondation Roi Baudouin a été rendue possible parce qu'un module consacré au travail bénévole a été ajouté dans l'enquête sur les forces de travail du quatrième trimestre de 2014. Au total, 9640 interviews relatives au bénévolat ont pu être réalisées, autorisant de ce fait une extrapolation fiable à l'ensemble de la population belge. De plus, les données ont été obtenues sur la base d'un questionnaire rigoureux. De sorte que, pour la première fois, des données statistiques représentatives sur le travail non rémunéré sont disponibles.

Les quatre rôles du bénévolat

D'accord avec de nombreuses autres, l'étude rappelle les quatre rôles que joue le bénévolat :

1. le rôle d'identification : il décèle les besoins non satisfaits dans la société et tente d'y répondre ;

2. le rôle additionnel : échappant aux contraintes de rentabilité, le bénévolat complète l'action du travail rémunéré et apporte des réponses plus souples et plus humaines ;

3. le rôle de développement personnel : il permet aux bénévoles d'acquérir et de développer des compétences ou des savoir-faire ;

4. le rôle démocratique : il favorise la participation active à la vie sociale au bénéfice de tous.

« Le bénévolat est, de par ces différents rôles, source de nombreuses « plus-values » pour la collectivité. »² Sur le plan sociologique, il augmente le capital social, et du point de vue économique, il est une force de travail.

L'ampleur du travail bénévole en Belgique

Le nombre total de bénévoles en Belgique est donc de 1 800 000 personnes (19,4% de la population de 15 ans et plus), dont

1 166 000 (12,5% de la même population) exercent leurs activités par le biais d'organisations. Sur un an, ces bénévoles ont mené plus de 2,2 millions d'activités non rémunérées, soit 43 000 par semaine ou 6000 par jour. Un bénévole preste en moyenne près de 190 heures par an, soit 4 heures par semaine. Le total annuel du nombre d'heures prestées est de 221,2 millions, soit 4,1% du travail rémunéré. Le bénévolat représente ainsi près de 130 000 équivalents temps plein.

Les activités bénévoles peuvent être très diverses et se déploient dans tous les secteurs d'activités, dans plus de 80% des cas dans l'associatif. Le type et le secteur d'activités déterminent le temps que les bénévoles y consacrent. De ce point de vue, les bénévoles qui occupent des fonctions dirigeantes dans le secteur

Tableau 1 : Nombre de bénévoles et taux de bénévolat en Belgique et dans les trois Régions³

		Bruxelles	Flandre	Wallonie	Belgique
Bénévoles dans des organisations					
- Uniquement dans des organisations	Nombre	62 617	639 064	278 653	980 334
	% population	6,7%	11,8%	9,5%	10,5%
- à la fois dans et hors organisations	Nombre	4 947	114 179	66 208	185 334
	% population	0,5%	2,1%	2,2%	2,0%
-> Total des bénévoles dans des organisations	Nombre	67 564	753 243	344 861	1 165 668
	% population	7,2%	13,9%	11,7%	12,5%
Bénévoles uniquement hors organisations (bénévolat « direct »)	Nombre	72 211	329 815	233 090	635 116
	% population	7,7%	6,1%	7,9%	6,8%
-> Total des bénévoles	Nombre	139 775	1 083 058	577 951	1 800 784
	% population	14,8%	20,1%	19,5%	19,4%



Photo : Plateforme du volontariat

Un Belge sur cinq (âgé de 15 ans et plus) s'investit dans des activités bénévoles.

« Éducation, formation, recherche » sont ceux qui prestent le nombre moyen d'heures le plus élevé. C'est le cas des membres d'un Conseil d'administration d'une ASBL scolaire.

Le profil des bénévoles en Belgique

Mais qui sont ces bénévoles ? Portrait-robot.

- c'est une femme ou un homme : il y a autant de femmes que d'hommes bénévoles. Mais ils se répartissent différemment, selon le secteur d'activités : les unes s'investissent plus que les hommes dans les secteurs de l'éducation et des organisations religieuses ; les autres, plus souvent que les femmes, dans le secteur du sport ;

- on est bénévole à tout âge, mais plus encore lorsqu'on a entre 40 et 49 ans. Les seniors ne sont donc pas, contrairement à l'idée reçue, plus nombreux que les autres à s'engager. Par contre, l'âge détermine le type d'activités. Ainsi, les jeunes choisissent beaucoup plus les fonctions de service, les plus âgés les fonctions dirigeantes ou intellectuelles ;

- c'est, dans un cas sur deux, une personne qui a un diplôme de l'enseignement supérieur. Il y a, en effet, une forte surreprésentation des personnes très qualifiées et une nette sous-représentation

des personnes peu qualifiées. Le niveau de formation a un lien avec la nature des fonctions exercées. Ainsi, plus il est élevé, moins les bénévoles s'engagent dans des activités de service, et plus ils optent pour des fonctions dirigeantes ;

- c'est, la plupart du temps, une personne engagée dans la vie professionnelle. Ainsi, 57% des bénévoles sont des actifs sur le marché de l'emploi, tandis qu'1/5^e de ceux-ci sont des retraités. Les hommes et femmes au foyer, les personnes en incapacité de travail et les demandeurs d'emploi ont un taux de bénévolat significativement plus faible.

On aurait pu croire que, dans le contexte de la professionnalisation croissante du bénévolat, le taux de correspondance entre l'activité professionnelle et le type de travail bénévole soit très élevé. Il n'en est rien : à titre d'exemple, à peine 16% des personnes qui sont professionnellement actives comme cadres exercent aussi une fonction dirigeante à titre bénévole. Par ailleurs, on observe peu d'écarts significatifs dans leur investissement en temps, selon le profil du bénévole.

La question qui pourrait fâcher...

En fait, le travail bénévole ne nuit-il pas au travail rémunéré, en occupant des

postes de travail qui pourraient être rémunérés ? La réponse de l'étude est sans ambiguïté : « *Bien loin de se substituer au travail salarié, le bénévolat est historiquement créateur d'emplois en contribuant à identifier des besoins nouveaux ou insatisfaits et en permettant à des initiatives associatives de répondre à ces besoins. Très souvent, le travail volontaire se transforme ensuite progressivement en travail rémunéré, mais sans néanmoins disparaître. En effet, les prestations bénévoles demeurent un complément indispensable au travail rémunéré, en particulier quand ce dernier, pour des raisons de rentabilité, ne saurait être envisagé.* »⁴

Voilà la raison historique et économique qui explique que le modèle d'organisation de l'enseignement catholique reste fondé sur les membres bénévoles des Pouvoirs organisateurs. De surcroît, il est très probablement au principe, avec d'autres composantes, d'un enseignement d'excellence ! ■

1. M. MAREE, L. HUSTINX, V. XHAUFLAIR, L. DE KEYSER, L. VERHAEGHE, *Le volontariat en Belgique - Chiffres-clés*, Fondation Roi Baudouin, octobre 2015 www.kbs-frb.be > Publications

2. Op. cit., p. 13

3. Op. cit., p. 23. Ce tableau est basé sur les données de l'enquête sur les forces de travail (EFT) menée au 4^e trimestre 2014.

4. Op. cit., p. 67

Philippines : témoignage d'espérance

Deux ans après le passage du typhon Yolanda, la reconstruction est toujours en cours aux Philippines. **Ulrike WEINSPACH**, de l'ONG Entraide & Fraternité, en partenariat avec le SeGEC pour cette nouvelle édition de l'opération « Solidarité Écoles Philippines »¹, a pu s'en rendre compte sur place cet été. Pour *entrées libres*, elle livre son récit de voyage².



Reste-t-il des traces du passage du typhon Yolanda ?

Ulrike WEINSPACH : On constate que beaucoup de pavillons ont été reconstruits avec des moyens très modestes,

surtout dans les quartiers pauvres. Pour ces communautés au plus bas de l'échelle sociale, l'aide n'arrive pas rapidement. De plus, depuis la catastrophe, tout coûte plus cher, la nourriture, les transports publics... et la situation économique est difficile. Pour ceux qui ont tout perdu, c'est un double problème : se loger et envoyer les enfants à l'école, car les bus ne circulent plus comme avant. Malgré cela, on perçoit l'optimisme des populations.

Pourtant, le pays n'est toujours pas préservé des typhons...

UW : C'est un problème à répétition. Tous les mois, il y a des typhons. Il y a beaucoup d'initiatives pour la prévention des catastrophes naturelles, mais pas assez d'aides de manière continue.

Que reprenez-vous de vos rencontres là-bas ?

UW : La joie de vivre des élèves est impressionnante ! Ils étaient heureux de me parler. Je leur ai demandé ce qu'ils voulaient faire plus tard. Tous veulent aider les autres. Le souci des autres est très présent dans leurs projets. Ils veulent devenir médecin, psychologue, enseignant... C'était très agréable de parler à ces élèves pleins d'enthousiasme.

Plusieurs de ces jeunes ont été touchés de très près par cette catastrophe, certains ont perdu des proches...

UW : Oui. Certains se sont réfugiés sur les toits. L'eau est montée très haut. Ceux

qui ne sont pas arrivés rapidement aux étages plus élevés se sont noyés. Les plaies des élèves sont encore vives... J'ai senti qu'on touchait à quelque chose qui leur faisait encore très, très mal.

Quel est l'état des besoins des écoles, pour le moment ?

UW : On a pu reconstruire une grande partie des bâtiments. Mais il manque encore les fenêtres, les réseaux électriques, tout l'équipement pédagogique... Il y a toujours de grands besoins. Ils ont été très, très contents de recevoir notre aide et nous ont beaucoup remerciés.

L'enseignement catholique philippin fédère des écoles de différents indices socio-économiques. Pouvez-vous nous parler des « Mission Schools », dont font partie les écoles que nous aidons ?

UW : Ces écoles accueillent un grand nombre d'élèves de milieux très pauvres. Elles aident les familles à scolariser leurs enfants en ne facturant pas les manuels et les frais d'inscription, en échange de quelques services rendus à l'école. Elles proposent aussi aux élèves des logements à la semaine, pour leur permettre

d'économiser les frais de transport.

Ces Mission Schools ont été particulièrement frappées par la catastrophe...

UW : Oui, car elles sont souvent dans les régions rurales, là où les bâtiments sont les plus fragiles. Pour la reconstruction, il y a un mouvement « building better » : construire de manière plus résistante aux catastrophes naturelles. Mais il reste encore beaucoup de choses à faire...

À quoi vont servir les fonds collectés cette année par nos écoles ?

UW : Notre projet avec le SeGEC, pour 2015-2016, est de se mobiliser pour une Mission School, Mater Divinae Gratiae College sur l'île de Samar, où le typhon Ruby a fait de grands dégâts l'an dernier. Aujourd'hui, le besoin prioritaire est de lui fournir le matériel pédagogique pour les élèves. ■

1. Plus d'infos sur l'opération : <http://enseignement.catholique.be> > Solidarité Écoles Philippines

2. Extrait d'une interview vidéo à découvrir prochainement sur notre site (version chapitrée)



Photo : Anthony COLOMA

NOËL EN EXIL



Photos : Caritas International

Chez nous, Noël est souvent associé à la joie d'être ensemble et au bonheur partagé. Mais pour beaucoup, ce n'est pas envisageable. Notamment, pour ces 400 000 jeunes Syriens déracinés, qui ont dû fuir leur pays touché par une guerre civile et qui vivent aujourd'hui au Liban.

Les enfants et adolescents sont particulièrement vulnérables, ils ont souvent vécu des événements traumatisants et ont laissé derrière eux tout ce qu'ils possédaient. Même s'ils sont loin de chez nous, nous pouvons leur montrer que nous pensons à eux.

Caritas International a, dès lors, lancé le projet « Noël en exil », afin de leur montrer notre soutien. Il s'agit d'un projet de sensibilisation et de solidarité qui a plusieurs objectifs : sensibiliser les jeunes Belges à la thématique des réfugiés Syriens au Liban et ailleurs, construire un pont entre des jeunes provenant de deux coins du monde aux réalités de vie bien différentes, et donner aux jeunes Belges une occasion d'agir de façon concrète à un sujet d'actualité sensible et interpelant.

Comment participer à cette action ? En organisant une activité d'information et de sensibilisation avec vos élèves du primaire ou du secondaire, qui débouchera sur la création de lettres à destination des jeunes réfugiés au Liban. L'an dernier, ce même projet a permis à 1000 cartes de partir de Belgique vers le Liban, et 926 jeunes réfugiés y ont répondu ! **BG**

Informations et inscriptions :

www.caritas-int.be/fr > Écoles > Noël en exil

Envoi des lettres à Caritas International avant le 22/12/2015

PASTORALE SCOLAIRE :
DEUXIÈME !

Cette affiche propose de poursuivre la réflexion sur notre rapport au temps en évoquant le passé, ou plutôt... la mémoire. Les récits de vie des élèves dans le livre *Va, quitte ton pays. Ose un autre ailleurs*¹ montrent combien devenir quelqu'un, c'est pouvoir raconter son histoire depuis ses origines. On sait qu'il est presque vital, pour l'enfant adopté, de connaître ses parents biologiques. Daesh n'ignore pas que pour capturer des vies, il faut couper les racines de la mémoire. Devenir amnésique, c'est comme perdre sa vie...

Les vieux livres – dont la Bible – contiennent-ils de vieilles histoires qui n'ont plus aucun intérêt pour nous, ou peuvent-ils nous aider à mettre notre vie en récit pour advenir à nous-mêmes ? En interrogeant, par exemple, les « nouveaux esclavages » qui conditionnent notre manière de répartir temps de travail et temps de repos, avec des conséquences pour ceux qui nous entourent. Voilà de quoi nous interroger dans nos écoles, que nous soyons élèves ou adultes. Les pistes d'animation y aideront. **MNL**

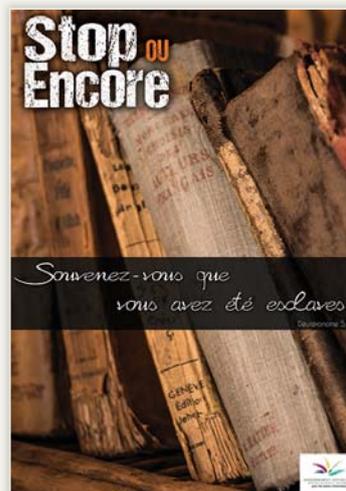
Rendez-vous sur :

<http://enseignement.catholique.be> >
Services du SeGEC > Pastorale scolaire

Les pistes peuvent également être obtenues auprès des équipes diocésaines de pastorale.

Informations complémentaires :
myriam.gesche@segec.be

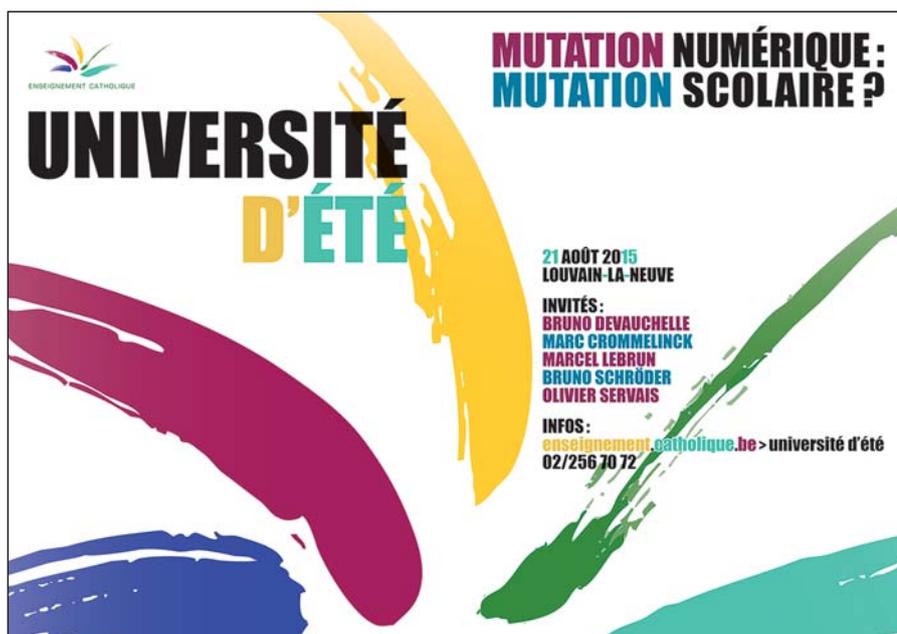
1. Éditions pré-texte Don Bosco, 2014



LES TRACES DE L'UNIVERSITÉ D'ÉTÉ EN LIGNE ! (2^E PARTIE)

La deuxième partie des traces de l'Université d'été de l'Enseignement catholique est en ligne ! Vous trouverez sur notre site internet, outre de nombreuses séquences vidéo, les retranscriptions des conférences de :

- **Bruno DEVAUCHELLE**, docteur en Sciences de l'éducation, chercheur associé au Laboratoire des technologies numériques pour l'éducation à l'Université de Poitiers : « *Mutation numérique : mutation scolaire ?* »
- **Marc CROMMELINCK**, professeur émérite à l'UCL, psychologue, spécialiste des neurosciences : « *Mutation numérique, mutation cérébrale ?* »
- **Bruno SCHRÖDER**, directeur technologique de Microsoft Belux : « *Programmer ou être programmé* »



- **Olivier SERVAIS**, anthropologue et historien, professeur à l'UCL : « *Comment faire société dans un monde connecté ?* »

- **Marcel LEBRUN**, docteur en Sciences, professeur en Technologies de l'éducation et conseiller en pédagogie universitaire à l'Institut de Pédagogie universitaire et des multimédias (IPM) de l'UCL : « *Classe inversée ? Oui, mais... quoi et comment ?* »

L'ensemble des traces est disponible sur <http://enseignement.catholique.be> via l'onglet temporaire **Université d'été – Traces** ou via **Services du SeGEC > Étude > Activités > Université d'été 2015**

L'Université d'été est une organisation du Service d'Étude du SeGEC.

GOODPLANET ACTIONS

GoodPlanet Belgium propose des actions bonnes pour la planète afin de sensibiliser les jeunes aux enjeux de demain : alimentation, déchets, énergie, eau et biodiversité. Vous choisissez une ou plusieurs actions, pour une ou plusieurs classes. À vos agendas :

- lundi 15 février 2016 : action « *Buzz énergie* » – économiser le chauffage et l'électricité
 - mardi 22 mars 2016 : action « *Tous à l'eau* » – s'engager pour l'eau
 - mardi 19 avril 2016 : action « *1m² pour la biodiversité* » – donner une place à la nature
- Pour chaque date, GoodPlanet Belgium propose des actions simples et concrètes, des outils de communication, des indicateurs environnementaux, mais aussi des pistes pédagogiques et du contenu.

Renseignements et inscriptions sur www.goodplanetactions.be



RECEVOIR **ENTRÉES LIBRES**
EN VERSION ÉLECTRONIQUE ?

www.entrees-libres.be >
Newsletter





[RENAISSANCE DU LIVRE]



Liliane
BALFROID-DUVIVIER

*Les dictées de
Liliane Balfroid
Objectif zéro faute !*

Renaissance du Livre,
2015

Chaque année, des milliers d'élèves de 6^e primaire participent à « *La dictée du Balfroid* », concours d'orthographe devenu un véritable événement en Fédération Wallonie-Bruxelles.

C'est **Liliane BALFROID-DUVIVIER**¹ qui préside ce célèbre concours portant son nom. Institutrice retraitée, elle ajoute à sa passion pour la langue française un véritable don pour l'orthographe.

Pour la première fois, dictées de préparation et de concours, commentaires et conseils distillés par l'auteur depuis près de trente ans sont rassemblés dans un même volume.

En bonus, une vingtaine de vidéos vous permettront de vous livrer à l'exercice de la dictée lue à haute voix par l'institutrice en personne.

entrées libres vous propose de gagner cet outil, qui ravira tous les amoureux de la langue française.

1. Retrouvez-la dans l'interview du mois du n°58, avril 2011, pp. 8-9

CONCOURS

Gagnez un exemplaire du livre ci-dessus en participant en ligne, **avant le 10 décembre**, sur www.entrees-libres.be

Les gagnants des concours théâtre et livre du mois de septembre sont : Cindy BAILLIEUX, Alain COLLIN, Jean-Marc KULASZEWSKI, France MARCHOUL, Francine PISSART, Severina SCIACCHITANO, Emmanuella SIMEONE, Valérie SMAL et Stéphane VANHOVE.

SAINTE GERTRUDE,
RACONTE-NOUS TON COLLÈGE !

Le 5 octobre 1915, une trentaine de garçons franchissent les portes du Collège archiépiscopal de Nivelles, un collège pour garçons placé sous le patronyme de sainte Gertrude. 100 ans plus tard, le Collège Sainte-Gertrude est toujours fièrement implanté au Faubourg de Mons à Nivelles et compte pas moins de 1230 élèves, filles et garçons.

Pour marquer son centenaire, un livre, compilant une série de témoignages, a été rédigé. Un travail conséquent d'un an et demi, réalisé par une équipe de rédaction mise en place pour l'occasion et composée du directeur actuel, du préfet, de la sous-directrice et de deux professeurs, tous aidés dans la tâche par une des mémoires du collège : Paul JADIN, d'abord élève puis professeur, et enfin sous-directeur de l'établissement jusqu'en 1998.

Structuré en dix chapitres, l'ouvrage retrace l'évolution du bâtiment, l'offre d'enseignement, les élèves et professeurs, les activités, la vie du collège traversée par deux guerres mondiales. Un livre truffé de découvertes, dans lequel la mémoire du passé se transforme en une précieuse mémoire pour l'avenir... 220 pages denses d'informations et de photos. **EB**

Renseignements au 067 21 12 60



Ouvrage collectif

Sainte Gertrude, raconte-nous ton Collège !

Éditions IdéeLumineuse, 2015

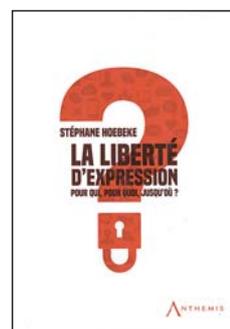
LIBERTÉ
D'EXPRESSION

Omniprésente, la communication passe aujourd'hui par une multitude de supports, de la parole à Twitter, en passant par le dessin, la photo ou la vidéo. L'expression est libre, mais quelles sont ses limites ?

Qu'entend-on par vie privée, honneur, présomption d'innocence, dignité humaine, discrimination, racisme, sexisme, protection des mineurs, objectivité ou publicité ?

Cet ouvrage explore les règles de contenu applicables par tout qui s'exprime (journaliste, artiste, publicitaire, blogueur, facebookeur...), qu'il soit un enfant de 13 ans ou un dirigeant d'entreprise, célèbre ou anonyme, qu'il communique un fait, une idée ou une opinion, et quels que soient le sujet et le mode de diffusion (presse écrite, cinéma, radio, télévision, internet...).

Nourri de nombreux exemples réels ou fictifs, ce livre se veut pratique et didactique, au profit du plus large public. L'auteur, qui est licencié en droit et juriste à la RTBF, vise à promouvoir une vraie liberté d'expression pour tous et à développer une véritable éducation aux médias afin de nourrir l'esprit critique de chacun.



Stéphane HOEBEKER

La liberté d'expression

Pour qui, pour quoi, jusqu'où ?

Anthemis, 2015

L'humour de...

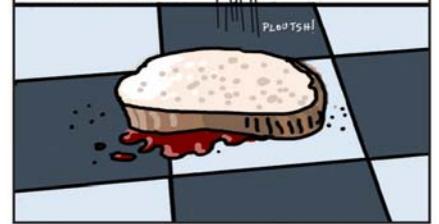
Anne HOOGSTOEL

Variations sur la Loi de Murphy

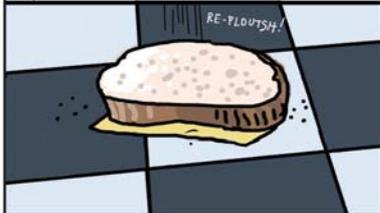
La ville se réveillait sous une graille habituelle et rassurante. Au petit-déj, ma tartine était tombée côté confiture comme il se doit. Tout baignait mais je m'étais pas imaginé que, personne n'étant inspiré par la réaction du billet de l'humour, on m'y allerait d'office en me recommandant d'éviter les sujets trop sensibles...



Cependant, malgré ces consignes réactionnelles, le drame de la tartine s'écrasant au sol côté confiture s'imposa. Illico à l'être sensible que je suis comme sujet de ce billet.



En ce qui me concerne, ne raffolant pas de la confiture, j'ai l'habitude de déjeuner d'une tartine au fromage. Sa chute est donc un moindre mal et la garniture récupérable. Je suis bien que le sujet vous passionne. Nous allons donc explorer d'autres cas de figure...



En voilà une à qui cela me risque jamais et arriver: Erika Von W., mannequin, 22 ans, déjeune chaque matin d'un jus de citron qu'on lui apporte de plus en plus souvent au lit dont elle a du mal à s'extorper.



Il existe d'autres lieux où il est rare de voir tomber, un croûton de pain, et surtout pas côté beurre (c'est quoi du beurre, déjà?). Et même si le croûton tombait, il n'y aurait pas d'autre nation avant le lendemain matin.



Chez mon voisin du dessus (vous savez celui qui roule en BM entre fumées), ça bat le record du bruit de la tartine au sol suivi des ronchonnements du monsieur. Depuis quelques jours, finis les cris et les grincements de dents. Sa nouvelle copine travaille dans une sandwicherie et à force de beurrer...

... des tartines, cha-cha-cha, certains vont s'attirer d'agros ennuis!... Qui cela reste entre nous mais il paraîtrait que certains quérites auraient déjeuné de tartines des deux côtés et les auraient jetés sur les entrées d'autoroutes dans le but de faire déraper les voitures (à vérifier...)



Avant la mise en place du cours de citoyenneté, et dans le cadre du projet « Le pain, c'est la vie », une grande distribution de tartines sera organisée pour les enfants des écoles, à la récré de 10h00. Parions que 20% d'entre elles ne seront pas soumises à la loi de Murphy, merottes des tartines de l'école est devenue meilleure que celle de la maison.

